BSB Bayerische StaatsBibliothek

MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Perrin, Pierre, 1620-1675

Werthérie

Bd.: 2

Paris (1792)

Res/P.o.gall. 1656 tb
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10924280-4

Res.
P.o.gall.
1656
tb (2

8° P. o. gall.

1656 Kb-2

Persius

GESCHENK
FRESENIUS

# WERTHÉRIE.

## PARTIE II.

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MUENCHEN

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MÜNCHEN

# WERTHERIE.

*Frontispice Tom 2*

# WERTHÉRIE.

## SECONDE ÉDITION,

Entièrement revue, & augmentée de plusieurs morceaux de poésie par l'Auteur.

*Ornée de six jolies Gravures.*

---

SECONDE PARTIE.

---

A PARIS,

Chez LOUIS, Libraire, rue Saint-Severin, n°. 29.

1792.

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MUENCHEN

GESCHENK
FRESENIUS

# WERTHÉRIE.

## LETTRE XXXIV.

Du 20 octobre.

J'AI voulu, avant de t'écrire, avoir passé quelques jours dans ce pays-ci. Jusqu'à présent, je n'ai pas lieu de m'en louer. La pluie n'a pas discontinué, et je n'ai pu encore mettre le nez à la fenêtre.

Médor a été mon consolateur pendant la route. *Il* a, plus d'une fois, léché des larmes tombées sur mes mains. Ce pauvre animal sembloit deviner que j'avois du chagrin, et redoubloit ses caresses. Je rougis pour l'espèce humaine, quand je songe qu'en fait d'amitié, les hommes sont bien inférieurs à un chien : l'attachement de celui-ci



BAYERISCHE STAATS- BIBLIOTHEK MUENCHEN

n'est point simulé, n'est point factice; il n'est jamais fondé sur des raisons politiques. Sous un extérieur aimant, le chien ne cache pas un cœur fourbe. Examinez bien la plupart de ceux qui vous parlent amitié, et vous verrez que, presque toujours, vos dîners, votre bourse, votre crédit, votre femme ou votre fille sont les objets de leurs tendres soins.

Combien n'ai-je pas vu de ces prétendus sentimens qui, semblables à ces vapeurs légères qu'un vent du nord éloigne, s'évanouissoient avec la fortune ou le crédit de celui qu'on osoit appeller du nom d'ami. Médor semble être de moitié dans mes sensations, et partage également mes plaisirs et mes peines. Si jamais je descends dans la tombe, et qu'il soit encore avec moi, tu apprendras qu'il est mort de faim

et de misère sur le cercueil de sa maîtresse : voilà son horoscope.

Mais quittons des idées lugubres qui reviennent sans cesse. J'ai trouvé ici un assez bon clavecin ; j'avois eu le soin d'emporter mes bons amis Hayden, Pleyel, Dusseck, Clémenti, Edelmann; et puis encore d'autres bons amis, Tibulle, Gessner, Kleist, Pétrarque, Jean-Jacques, Sapho, Parny, Léonard, Florian. Lorsque je songe à ces aimables mortels, je me demande quelquefois, si l'on ne seroit pas en droit de murmurer un peu contre le grand dispensateur, et se plaindre de sa prédilection pour certains enfans gâtés, tandis que tant d'autres ont à peine participé à ses graces. Ceux-là semblent au contraire doués d'une étincelle céleste, puisque leur génie s'étend sur la surface du globe, ainsi que les rayons bienfaisans

du soleil. Mais non ; murmurer seroit un blasphême, et nous devons, en silence, adorer les immuables décrets de la Divinité. Si des êtres privilégiés possèdent des talens et des lumières qui ne sont pas donnés au vulgaire, ne sommes-nous pas assez heureux de jouir, sans peine et sans travail, du fruit de leurs veilles. C'est une compensation légitime dont nous aurions tort de nous plaindre.

Au total, l'homme aime à se plaindre; il murmure souvent sans approfondir l'objet qui cause son humeur, et s'il vouloit bien s'en donner la peine, il s'épargneroit, la plupart du temps, des lamentations ridicules, qui n'aboutissent qu'à l'aigrir davantage.

La peine est aux lieux qu'on habite,
Et le bonheur où l'on n'est pas.

PARNY.

# LETTRE XXXV.

Du 10 novembre.

Soit raison, soit nouveauté, soit tout ce que tu voudras, je commencerois à me plaire dans cette ville, si le souvenir de Hertzberg ne me revenoit pas à toute heure. Dans mes soliloques mélancoliques, je le vois, je l'entends, mais bientôt je pense à son hymen, et mes peines renaissent violemment. Il faut cependant se guérir, et voici le moment ou jamais. Un combat terrible décidera de mon sort. Quel qu'en soit le résultat, je me résigne d'avance.

Ma mère y a rencontré une femme d'importance, qui a toujours eu des bontés pour notre famille. Elle m'a

comblée de caresses, et paroît vouloir faire société avec nous pendant son séjour à Luxeuil. Au premier mot, nous nous sommes entendues, et cela est bien rare ! ses goûts sont les miens ; la lecture, la musique, et, en général, tout ce qui tient aux arts. Nos cœurs sont déjà bien près, et je suis persuadée qu'ils ne tarderont pas à s'unir tout-à-fait. Qu'il est doux de trouver ainsi une similitude de caractère, de la sensibilité, sur-tout. Mais madame Ornesti a chez elle une sœur dont voici le portrait en deux mots, bête et hautaine. Cela mettra nécessairement une certaine gêne entre ces dames et nous, et cela me prouve, plus que jamais, qu'il n'y a pas de bonheur sans mélange de quelques peines.

# LETTRE XXXVI.

## Du 12 décembre.

JE m'en étois bien douté, que cette femme-là me causeroit des désagrémens. Il faudroit, pour lui plaire, être aussi rigide observatrice des loix de l'étiquette, qu'elle-même. Elle mesure les révérences qu'on lui fait, et semble dire aux gens : *très-bas*. Si on la questionne, elle ne répond jamais ; il faut, pour avoir l'honneur de causer avec cette bégueule, qu'elle veuille bien s'abaisser assez pour vous adresser la parole. Un plat sourire, et des yeux dont elle exagère la langueur, sont le signe d'approbation, lorsque sa vanité est satisfaite. En vérité, le peintre des mœurs, des caractères et des ridicules,

n'a pas moins de matériaux que le peintre de la nature : ce sont des sources intarissables.

L'amitié de l'aimable madame Ornesti, et ses rares qualités, me dédommagent. Elle a le bon esprit de ne jamais parler de sa sœur que d'une manière vague. J'ai fait dernièrement une phrase assez fine pour la sonder à son sujet; elle y a répondu encore plus finement, et sa sœur n'a point été mise sur le tapis. Je te dirai, à toi, parce que tu es un amateur de peinture, et que tu aimes les termes techniques, que madame Ornesti est sur le premier plan du tableau; que tous les rayons de la lumière tombent sur elle; que son coloris est gracieux, et que sa sœur est dans la teinte sombre, mal dessinée; que son attitude est gauche, et que, selon moi, elle ne fuit pas assez.

Cette femme hautaine est jalouse de l'amitié que me témoigne sa sœur. Elle parle des beaux esprits, des gens à talens ou qui les aiment, et prend, pour cela, un ton ironique si bête, que tout mon sang bout dans mes veines. Avec de pareilles espèces, on ne sait jamais où l'on en est : si l'on parle, on croit toujours avoir dit une bêtise, parce qu'elles dédaignent tout ; si l'on se tait, il faut se condamner au supplice de n'entendre que des lieux communs, des bavardages et des platitudes. Je vois qu'on sait l'apprécier ; et ce qui m'étonne, c'est qu'on n'ose pas se tourner directement du côté de son aimable sœur. Cette femme, avec son ton de morgue et de hauteur, sait prendre un empire dont on n'ose secouer le joug. On la redoute, on la déteste, et presque tous les membres de sa société

ne peuvent s'empêcher de lui adresser de plates flatteries, qu'elle prend pour argent comptant. Au reste, cette politique de convenance, regarde sûrement madame Ornesti : c'est sa sœur enfin ; et comme celle-ci plaît généralement, qu'on l'aime, qu'on l'estime ; c'est lui en donner des preuves, que d'être honnête avec sa sœur. Je sens parfaitement toutes ces raisons, mais je ne puis prendre sur moi d'être aimable avec une pareille femme. Elle étouffe toutes mes idées lorsque je suis près d'elle ; et des monosillabes sont ma seule conversation. Tel est l'empire de mon caractère, que je ne puis témoigner faussement de l'amitié aux gens qui me déplaisent ; et sans le leur dire, mon air glacial le leur apprend assez.

Et ces gens-là ont des amis ! des liaisons, de la société ! du monde, enfin,

tandis qu'une femme vertueuse, qui s'occupe de son ménage, qui cherche à acquérir des connoissances et des talens, sera tournée en ridicule par cette nuée d'inutiles, dont l'occupation principale est de s'occuper beaucoup à ne rien faire. Tu conviendras que cela donne de l'humeur : on devient misanthrope malgré soi, et le genre humain n'est plus qu'un mélange haïssable, dans lequel on confond indistinctement les bons et les méchans. Tel un cultivateur essaye plusieurs semences dans un terrain dont il ignore les propriétés ; rien ne vient à bien, excepté quelques plantes ; dans son impatience, il fauche le tout, et les bonnes plantes avec les mauvaises, deviennent un objet de proscription.

Il est vrai que je m'apperçois tous les jours combien il est ridicule de

juger des autres par nous-mêmes. J'ai tant de peine à calmer mon sang, à tranquilliser mon cœur, que je laisse volontiers chacun suivre le sentier qu'il a choisi ; mais je demande aussi la même liberté.

Ce qui m'assomme, c'est le ton arrogant que prennent certains êtres. Il semble, d'honneur, qu'ils en aient la propriété par lettres-patentes, tant ils se roidissent contre ceux qu'ils croyent vouloir la leur contester. Tous les honneurs, toutes les prérogatives leur sont dues ; et sur quoi étayent-ils leur arrogance ! sur leur arrogance elle-même : voilà assurément un point d'appui bien solide! eh bien! remontez à la source de toutes ces morgues, de toutes ces hauteurs, de toutes ces prééminences, vous ne leur trouverez pas une base mieux établie. Si quelque

chose,

chose, dans ce monde, peut faire tolérer l'amour-propre, c'est la vertu; ce sont ces douces émotions de l'ame qui entraînent au bien, et non pas ces titres vains d'une grandeur imaginaire, ces chartes enfumées qui, parce qu'elles attestent la vertu (je le suppose) d'un ancêtre, deviennent, aux yeux du foible, un titre pour en exiger la récompense. Hommes fous, êtres insensés, enfans! un jour viendra, où vos neveux riront bien de vos ridicules, de vos paperasses et de vos licous!

A propos, j'oublie toujours de te dire que ma mère n'éprouvant pas encore un bien très-marqué des eaux, restera ici l'hiver pour les reprendre au printemps. Son état n'est pas tranquillisant, et m'inquiète beaucoup. On voit qu'elle souffre, et cependant elle rit, dit qu'elle va bien, et recommande sur-tout que

l'on ne s'attriste pas, parce que cela la rendroit malade. Elle est vraiment le modèle des femmes vertueuses et des mères sensibles.

Il est arrivé ici, depuis quelques jours, un jeune cavalier François fort intéressant. Il m'appelle déjà sa belle voisine, parce qu'il loge dans le même hôtel que nous. Il a entendu mon clavecin, et puis il est venu nous demander lui-même la permission de se présenter. Ma mère la lui a accordée très-honnêtement. Il est tout feu, très-actif, et il parle de la musique avec une passion dont on ne se fait pas d'idée. — Je suis venu m'enterrer tout vif à Luxeuil, nous a-t-il dit, avec un vieux parent qui n'a plus ni bras ni jambes. Il croit que c'est ici la fontaine de Jouvence, et que dans huit jours il va être aussi leste que

moi. Ah! s'il voyoit vos beaux yeux et vos grandes paupières, Mademoiselle, cela vaudroit bien mieux que toutes les eaux du monde, même celles de Vaucluse; car je gagerois bien que Laure étoit moins belle que vous..... C'est moi qui suis son garde-malade; ç'a n'est pas très-gai, mais il faut bien un peu de reconnoissance. C'est lui qui m'a élevé, qui m'a placé au service: d'ailleurs, il m'a fait son légataire universel; et comme je n'ai pas l'ame intéressée, moi, je suis bien aise qu'il vive tant qu'il pourra. C'est un brave homme qui a bien fait la guerre, et qui s'en sent aujourd'hui. Si la patrie ne l'a pas aussi bien récompensé qu'il le méritoit, il ne faut pas faire comme la patrie, quand elle fait mal; voilà pourquoi j'ai soin de lui. Et vous Madame, dit-il à ma mère, c'est aussi votre santé

qui vous amène ici? voyons votre pouls ; je m'y connois, moi..... Mais !.... il n'est pas mauvais du tout..... du tout. Il faut, par exemple, beaucoup de régime, beaucoup ! Avec celui du Docteur, je vais vous en donner un à ma manière : le matin une petite sonnate de forté, de la façon de Mademoiselle, et accompagnée par votre serviteur, qui racle un tant soit peu du violon. Lorsque le temps le permettra, l'après-midi, une petite promenade d'une demi-heure ; et puis, lorsque les doigts seront dégourdis, un concerto et des petits airs. Eh bien ! Mesdames, qu'en dites-vous ? Voilà, je crois, une ordonnance charmante ? Si j'avois avec cela le costume noir, la grande perruque, la canne à bec, et mon air de gravité que je prends dans les grandes occasions, je ferois la barbe à Hipocrate et au Dieu

d'Epidaure lui-même. Mais voici l'heure où je peux être utile à mon oncle ; ainsi, Mesdames, permettez que je vous tire ma très-humble révérence. Il n'avoit pas fini sa phrase, qu'il étoit déjà loin.

On voit que ce jeune homme, à travers sa folie, a de la sensibilité, et qu'il est ce que l'on appelle un bon enfant. Il me sera de ressource pendant mon séjour ici. Mais ce n'est pas là Hertzberg !

## LETTRE XXXVII.

Du 8 janvier.

Oui, j'en reviens toujours-là, car ce n'est pas à moi à cesser la première. Les ridicules m'offusquent, et je me soulage en traçant les ridicules. Ces prétendus grands, par exemple, qui

affectent de ne se regarder entre eux qu'avec une lorgnette : veux-tu que je te dise le pourquoi ? c'est qu'ils sont réellement si petits, qu'ils ne s'apperceivroient pas à la vue simple, et qu'il faut qu'un verre convexe les grandisse, afin de paroître alors tels qu'ils devroient être. Les financiers, au contraire, et tant d'autres, ne se regardent qu'avec des verres concaves, parce qu'ayant la manie de s'enfler, comme la grenouille de la fable, l'œil ne peut embrasser l'espace qu'ils occupent, et que le verre concave, en les réduisant, leur rend leur forme naturelle. Il y auroit un supplément bien considérable à faire au traité d'optique, sur les différentes espèces de verres employés par les différens états ; comme, par exemple, les verres blanc-de-lait, qui détruisent la rougeur des colériques ;

les verres couleur de rose, qui dissipent la bile des envieux, etc. etc. Mais il faudroit, en le travaillant sans partialité, faire un recueil d'épigrammes : et, en mettant chacun dans le cas de s'amuser aux dépens de son voisin, on se feroit des ennemis de tous.

J'avois bien de l'humeur aujourd'hui ; je me suis purgée en faisant ce supplément ; mais je viens de le brûler, crainte de tentation.

## LETTRE XXXVIII.

Du 20 janvier.

MA mère est bien reconnoissante, Monsieur, de l'intérêt que vous prenez à sa santé. Moi, en mon particulier, je le suis beaucoup aussi de la tendre sollicitude que vous me témoignez.

C'est de dedans une vieille masure isolée que je vous écris. Après le dîner, vous savez que j'aime à prendre l'air. Il faisoit beau aujourd'hui, mais le ciel s'est couvert d'un voile presque noir, et la neige qui tombe à gros flocons, m'a chassé dans cet asyle de la misère, où le pauvre vertueux qui y gémit, implore encore le ciel pour les riches qui l'écrasent. Les idées philosophiques et justes dont nous nous entretenions presqu'à toutes nos entrevues, reviennent en foule à mon imagination et à mon cœur. Je regrette sincèrement ces leçons de vertu et de sensibilité que vous me donniez, plus encore par vos exemples que par vos préceptes.

Pourquoi, Hertzberg, me rappeller ces doux momens de l'amitié ? Vous ne savez donc pas que l'amitié d'une femme a toute la physionomie de

l'amour; que la séparation qui existe entre ces deux sentimens, est presqu'imperceptible, et qu'un rien peut la renverser. Ménagez mon repos, homme estimable et sensible; songez que vous êtes marié, et qu'en faisant naître dans mon cœur une passion que je dois ignorer, nous serions tous les deux criminels! J'en dis trop, peut-être! mais vous me guiderez si je m'égare, n'est-il pas vrai, mon digne ami? Votre sagesse sera mon guide, et votre raison mon soutien.

Je n'ai trouvé ici que des machines à ressort qui vont et viennent. Quelques-unes de ces machines ont les mouvemens doux et moëlleux; les autres les ont durs et secs; celles-ci vont lentement, et celles-là vîte. J'ai examiné l'intérieur de quelques-unes: sur le ressort principal de l'une, il y avoit en gros

caractères : ORGUEIL ; sur une autre : VANITÉ ; sur celle-ci : INCONSÉQUENCE ; sur celle-là : AMBITION ; sur une autre : ENVIE ; sur presque toutes : SOTTISE ; et sur peu, très-peu : SENSIBILITÉ, JUSTICE, VERTU, AMOUR DU BIEN, etc. etc. Bref, pour quitter les comparaisons métaphoriques, je vous dirai que je n'ai rencontré ici que deux êtres intéressans. Le premier est une madame Ornesti, femme de qualité ; ce n'est rien : ayant le plus grand mérite ; c'est beaucoup. Je lui ai souvent parlé de vous, et comme je n'ai pu lui cacher le plaisir que j'éprouvois à prononcer votre nom, elle est actuellement la première à vous mettre sur le tapis. Mais vous ne savez pas comment elle vous nomme ? Mon amoureux : je lui ai pourtant dit que vous êtes marié ! Le second est un

jeune militaire Français, vif comme le salpêtre, mais qui a des qualités, et qui, de plus, m'accompagne des sonnates. Il presse !.... il le sent bien; mais cela est dans son caractère.

Déjà quatre grands mois se sont écoulés depuis notre séparation. Hélas! combien de temps ai-je encore à passer dans cet exil. La maladie du pays me gagne, et je suis sûre que si j'entendois actuellement dans le lointain jouer le ranz des vaches, je déserterois. Votre lettre est ici depuis quelque temps. Comme elle n'est pas datée, nous ignorons depuis quand elle est écrite et où vous êtes; mais un je ne sais quoi qui m'oppresse, me dit qu'il faut vous répondre à Bâle où vous goûtez les douceurs de l'hymen dans les bras d'une épouse chérie !.... Werthérie ! à quoi vas-tu songer !

# LETTRE XXXIX.

Du 17 février.

CETTE femme-là et moi, nous avons bien de la peine à nous arranger. Tu penses bien que je veux parler de la sœur de madame Ornesti. Je ne puis m'empêcher, lorsque je me trouve vis-à-vis d'elle, de contrecarer toutes ses opinions : par égard pour sa sœur, je le fais d'une manière indirecte. Je dis toutes ses opinions, car je ne lui en connois pas une de bonne. Ses principes et sa manière de voir sont absolument faux. Elle m'a fait une avanie dernièrement, que je ne puis digérer. Madame Ornesti étoit dans son appartement, où elle avoit la migraine. Sa sœur a distribué les parties : elle a offert

les

les cartes ; elle a feint, plusieurs fois, de me les présenter, et puis, comme par réflexion, elle se retiroit et les présentoit à quelqu'autre. Elle s'est si bien arrangée, qu'au bout de tout cela, les cartes ont été distribuées, les parties arrangées, et moi seule, je suis restée devant le feu. Au fond, qu'est-ce que cela ? une grossièreté qui devoit rejaillir sur son auteur ; mais tout le monde ne voit pas de même : une victime quelconque, semble un être auquel il faut accorder de la pitié, et je n'aime pas cela. Je suis sortie piquée ; j'avois juré de ne jamais remettre le pied dans cette maison, mais la bonne madame Ornesti a bien voulu me venir chercher elle-même, en m'assurant qu'elle avoit blâmé sa sœur, et que cela n'arrive-roit plus.

# LETTRE XL.

Du 20 février.

Que la paix du ciel règne parmi vous, et vous accorde le repos que Werthérie ne peut goûter ! O mes amis ! soyez heureux !

Tous les bonheurs vous accablent, Hertzberg ! Vous voilà réuni à votre digne épouse, et elle vient de vous faire père d'une petite fille qui est donc bien jolie ? Eh bien ! Hertzberg, de grace, ne me refusez pas ce que je vous demande : nommez-la Augustine, et que la pauvre enfant soit plus heureuse que sa maraine ! Je respecte votre intéressante moitié ; j'ai pour elle tous les sentimens qu'elle mérite ; mais si je savois qu'elle vous fît oublier Werthérie

et l'amitié que vous lui avez promise, vous seriez responsable des suites funestes de mon désespoir. Cette idée me fait dresser les cheveux! Hertzberg m'oublier! non! non!.... Adieu mon ami, que le bonheur règne parmi vous!

## LETTRE XLI.

Du 15 mars.

JE n'y puis plus tenir; j'ai éprouvé, hier, une humiliation que je n'oublierai jamais! Sans ma mère, sans ma bonne maman, dont la santé devient de plus en plus languissante, je m'enfoncerois avec délices un poignard dans le cœur. Oui, Sophie, tu me prêcheras tant que tu voudras; mais sans ma mère, je finirois les tortures cruelles dont je

suis continuellement tourmentée. Voici le fait, et juge si cela n'est pas terrible.

Tu sais l'amitié de madame Ornesti pour moi ? Personne, ici, ne l'ignore. Avant-hier, elle vint nous voir et dit à ma mère : à ça, je vous enlève demain, votre gardienne ; j'ai arrangé un concert. Je fais même venir des musiciens étrangers ; j'aurai du monde à dîner, et je la garde depuis midi jusqu'au soir, je vous en avertis. C'est pour elle que cette petite fête a lieu, et je veux qu'elle y brille. Mais comme en songeant à mes plaisirs, il est juste de songer à vous, je vous envoie demain une femme d'or pour les malades ; c'est une personne *comme il faut* (et comme il *en faudroit* beaucoup) qui sacrifie ses soins au soulagement des pauvres, des malades et des affligés.

Elle se lève avec l'aurore, et va dans les prisons consoler les malheureux qui y sont détenus ; porter du bouillon à ceux d'entr'eux qui en ont besoin, et leur distribuer les quêtes qu'elle a faites pendant la journée de la veille. Avec cela elle a de l'esprit, et cause fort agréablement ; ainsi, c'est une chose arrangée, et j'espère que vous ne me refuserez pas ? Ma mère accepta et remercia beaucoup madame Ornesti. Pour moi, j'objectai que la santé languissante de ma mère ne pouvoit me permettre de me trouver au milieu des plaisirs, et qu'on en jaseroit sûrement. Madame Ornesti leva toutes les difficultés, en nous disant qu'elle se chargeoit du blâme, si la malignité provinciale en trouvoit, et qu'elle diroit à toute l'assemblée qu'il avoit fallu m'enlever comme un

Cahorcin (1). Je fis voir à madame Ornesti comme l'idée de jouer en public me faisoit trembler, et combien mon cœur battoit d'avance.

Ce n'est rien que cela, me dit-elle en riant, il faut un peu s'aguerrir, et je compte sur vous pour un concerto, une sonnate, et puis des petits airs variés, pour couronner la fête.

Lorsqu'elle fut partie, j'envoyai prier mon voisin de venir m'accompagner ce que je voulois jouer. J'étois en train, et je fis des merveilles. Mon jeune étourdi se lève, dit à maman : ma foi,

---

(1) Et non pas corps saint. Les usuriers et les banquiers de la cour de Rome, du temps du Pape Jean XII, qui furent enlevés de force, étoient de la ville de Cahors en Quercy : de-là vient le proverbe, être enlevé comme un Cahorcin.

Madame, vous direz ce que vous voudrez, mais c'est plus fort que moi; et il m'embrassa avant que j'eusse eu le temps d'y songer. Il fallut bien en rire.

Le lendemain, j'arrive à l'heure du dîner; il y avoit déjà beaucoup de monde. Un accès de timidité qui s'empara de moi, me fit rougir jusqu'au blanc des yeux; mes jambes chancelèrent, et je m'assis la première, lorsque tout le monde étoit encore debout pour me recevoir. En m'asseyant je sentis ma sottise, mais il n'étoit plus temps de la réparer. Avant d'entrer dans le salon, j'avois apperçu de grands préparatifs dans l'antichambre : un orchestre plus élevé que le reste de la salle, des banquettes, des gradins; et tout cela m'en avoit imposé, au point que j'avois absolument perdu la tête.

L'heure du concert arrivée, on fit

placer chacun des auditeurs. La sœur de madame Ornesti se mit en avant avec quelques femmes de sa trempe, et trois ou quatre jeunes étourdis. Le concert commence : le groupe chuchotte d'abord assez bas ; mais la première symphonie n'étoit pas achevée, que ces dames et ces messieurs causoient comme dans une place publique. Madame Ornesti ne put s'empêcher de dire, d'assez loin : ma sœur, un peu de silence, je vous prie. L'apostrophe la piqua, et elle se tourna vers ses acolytes, en disant à demi-voix : ce n'est pas la peine d'avoir un concert, si l'on n'y peut pas parler.

Mon tour vint, et madame Ornesti engagea un cavalier de me conduire à mon piano, qui étoit à l'orchestre, en face des spectateurs. Un tremblement dont on n'a pas d'idée, s'empara

de moi ; une sueur froide me coula sur tous les membres ; je montai à l'orchestre avec la plus grande peine. Je m'assis en tremblant ; et en ôtant mes gants, je voyois que les spectateurs souffroient pour moi. Le plus grand silence régnoit dans la salle. La sœur de madame Ornesti me fixoit avec un air railleur. N'importe, je voulus mettre mes mains sur le clavier pour préluder : mes doigts se refusèrent à ma volonté ; j'effleurois à peine les touches, et je ne faisois que de faux accords. Je voyois les visages s'alonger d'inquiétude ; je mettois tout le monde sur les épines. Voulant faire cesser cette situation fatiguante pour les auditeurs, et plus encore pour moi, je me levai et témoignai le regret que j'avois de ne pouvoir jouer. Je parlai de ma grande timidité ; je montrai mes mains

tremblantes. Soit honnêteté, soit desir de m'entendre, on voulut me rassurer ; et pour m'engager à prendre du courage, on m'applaudit d'avance. Chacun, à l'envi, se signala, et la salle en fut véritablement ébranlée. Je voulus essayer encore, je sentis bien que je n'en viendrois jamais à bout; mais pour faire un effort qui me guérît décidément ou me fit mourir d'humiliation, je commençai, avec l'orchestre, le tutti d'un concerto. Tant que les instrumens me couvrirent, on ne s'apperçut pas que je ne faisois rien qui vaille ; mais lorsque les accords finals cessèrent, et qu'il me fallut commencer le solo, j'éprouvai une crise si violente de timidité et de frayeur, que ne voyant plus ma musique que comme un crêpe étendu devant moi, et mes doigts allant à l'avanture sur le clavier, sans faire de

chant suivi et d'accompagnement régulier, je m'arrêtai tout court, sans pouvoir absolument aller plus loin. Cette impertinente de sœur fit un éclat de rire qui gagna ses dignes émules ; et un polisson, un freluquet eut l'audace de me dire : *brava*, *brava*, Mademoiselle, continuez donc. Je n'eus ni la force de répondre, ni même de les fixer avec courroux. Je descendis, la rage dans le cœur, maudissant les talens, les grandes assemblées, le monde en général ; et comme la porte de l'antichambre se trouvoit à côté de l'orchestre, je m'esquivai à travers les gens de la maison, malgré les cris des auditeurs qui me rappelloient. Je rentrai furieuse dans ma chambre, je déchirai mon bonnet, ma robe, mon mouchoir. Je vouai à l'exécration tous ces colifichets, sans lesquels on

ne peut se présenter dans le monde. Si je ne les avois pas eus, me disois-je dans ma douleur amère, je n'aurois pas été humiliée de la sorte. Non ! le monde ne me reverra plus ; je ne serai plus la victime de sots préjugés, je jouirai seule, ou avec quelques amis indulgens, et je n'irai plus lutter avec un public nombreux, qui me terrasse de ses simples regards.

Madame Ornesti arriva, et me trouva dans cette situation. Elle voulut me calmer, me reconduire chez elle. Moi ! Madame ? retourner là bas ! me donner en spectacle ! être en bute aux sarcasmes et aux sourires dédaigneux de madame votre sœur. Non, Madame ; je sens tout le prix de votre démarche. J'aurai toujours pour vous le plus tendre respect ; mais voilà la première et la dernière fois que je m'expose à une humiliation

humiliation de cette espèce. J'ai avalé le calice d'amertune jusqu'à la lie, et c'est assez. De grace, ne me causez pas le nouveau chagrin de ne pouvoir vous obéir.

Cette bonne madame Ornesti a mêlé ses larmes aux miennes, m'a serré les mains, et m'a enfin laissée seule. Je me suis jetée sur mon lit; je l'ai trempé de larmes de rage; et si mon piano et ma musique eussent été là, j'aurois tout brisé, tout jeté au feu.

Ma bonne maman a voulu me consoler; mais jamais cet événement ne sortira de ma mémoire et de mon cœur.

On parle de cela par toute la ville, aujourd'hui. Il y a vingt versions différentes, ainsi qu'il est d'usage dans les petites villes de provinces : c'est mon voisin qui m'a raconté tout cela. Les uns me plaignent, mais je n'aime pas

d'exciter la pitié. Les autres en rient, et disent : voilà ce que c'est que ces petites filles qui ne doutent de rien ; cela servira d'exemple aux autres, et mille propos aussi plats. Oui ! je le répète : si ma mère n'avoit pas besoin de ma présence et de mes soins, je me lâcherois volontiers les veines. Être déchirée à la fois au-dedans et au-dehors, cela est trop cruel !

## LETTRE XLII.

Du 16 mars.

Aujourd'hui, après le dîner, je sortis pour faire ma promenade ordinaire. Je rencontrai des groupes d'hommes et de femmes qui sembloient s'être donné le mot pour se trouver sur mon passage. On se poussa, on se parla bas, on

me regarda ; et, quoique je n'entendisse rien, tout ce que l'on dit alors retentit au fond de mon cœur. Il semble que les circonstances se succèdent pour me faire enrager. Mon jeune voisin, que je n'avois pas apperçu, se détacha de la compagnie, et vint à moi. Vous avez du chagrin, Mademoiselle, me dit-il, d'un air pénétré. Je suis réellement au désespoir de l'espèce de désagrément d'hier. Vous devriez corriger cette timidité excessive, qui fait tort au plus agréable des talens. On a bien blamé la sœur de madame Ornesti, et j'ai été sur le point d'aller faire taire l'étourdi qui a eu la malhonnêteté de vous apostropher. Mais quoiqu'un peu étourdi, moi-même, j'ai senti les suites qu'auroit une pareille démarche, et dans la crainte de vous compromettre au lieu de vous venger, j'ai renfermé

mon juste ressentiment, et j'ai vraiment gémi de ce qui vous est arrivé. Mais je répare tout cela tant que je peux ; je vante vos talens, je les mets sur le pinacle, et je fais de vous l'éloge que vous méritez. Il y a des méchans qui sont enchantés ; ils disent qu'il n'y a pas de mal que votre orgueil souffre un peu ; qu'il est bon que vous soyiez punie du peu d'estime que vous paroissez faire des autres. — Oh ! cela est bien vrai, Sophie, très-vrai : en général, je ne prodigue pas mon estime, car bien peu la méritent. Je ne vois que défauts, humeur, sot engoûment, fausse amitié, esprit de parti et grossièreté. Ah ! si les femmes se battoient, j'irois trouver cette impertinente femelle, et je verrois si elle a autant de courage que d'insolence. Avec quel plaisir je me vengerois d'une insulte !

comme j'ajusterois un pistolet ! il faut que je concentre ma juste indignation, et que je laisse fermenter ma colère ! mais cela me fait un mal ! il faut que je cesse ma lettre, car ma plume se froisse entre mes doigts !....

Si tu me connoissois moins, Sophie, tu pourrois me croire bien méchante. Hélas ! non, je ne le suis pas. Mais mon cœur et mon caractère sont dans une contradiction continuelle qu'il m'est impossible, malgré tous mes soins, de faire cesser. Joins à cela une passion malheureuse que je ne puis absolument anéantir, et qui me *despotise* d'une manière cruelle ; alors tu me pardonneras les mouvemens violens qui m'agitent. Mon ame est le théâtre affligeant d'une guerre intestine et terrible qui embrasera tout-à-fait la place et la réduira en cendres.....

# LETTRE XLIII.

Du 24 mars.

AH! Sophie! ma Sophie! que n'es-tu près de moi pour calmer les inquiétudes de ta pauvre amie! je touche au comble du malheur. Ma mère, ma tendre mère est à toute extrémité. Elle a eu une crise violente, causée par la nouvelle fâcheuse de la mort subite de son frère, de mon digne oncle. Le chirurgien ayant trouvé une grande inflammation, a jugé qu'il falloit la saigner : le médecin dit que c'est l'assassiner. J'ignore quelle raison il donne. On ne sait auquel entendre. Je te dirai, avant de fermer ma lettre, quel sera son état.

A 3 heures du matin.

La malheureuse situation de ma mère

empire à chaque instant. Le médecin et le chirurgien sont comme deux tigres pour leurs opinions, et pendant ce temps-là l'artère de ma pauvre maman est au galop. Ces incertitudes me bourellent ! et puis cette maladie ! ma frayeur !.... mes larmes.... mon cœur qui n'en peut plus !... On vient me chercher. O ciel ! j'y vole.

A 5 heures.

On l'abandonne ! les cruels !.... elle n'a plus que quelques heures à vivre ! le chirurgien l'assure !.... Une foiblesse qui m'avoit fait quitter ma lettre..... Elle vient seulement de cesser. Mais elle ne voit ni n'entend. Il faut donc la perdre ! tu vas la pleurer ; mais c'est moi qui la verrai mourir ! Je ne puis plus retarder ma lettre ; le courier va partir. Au premier, je t'écrirai..... Hélas ! peut-être ne pourrai-je pas t'écrire.

# LETTRE XLIV.

Du 19 avril.

EXCUSE-MOI, Sophie, de t'avoir laissée vingt-six grands jours dans l'incertitude sur le sort de ma malheureuse mère. Elle n'est plus, Sophie! et ce mot t'en dit assez sur l'excès de ma douleur. Elle a été entre la vie et la mort cinq jours après ma dernière, et le sixième, qui étoit le 30 du mois dernier, sera à jamais gravé dans ma mémoire, comme un jour de deuil et de douleur. Depuis cet affreux événement je n'ai pas quitté le lit, et hier seulement, je me suis levée. Je ne ferai pas ma lettre longue, je n'en ai pas la force. Mes larmes intarrissables m'affoiblissent au point que je

puis à peine respirer. Madame Ornesti m'a prouvé, dans ce moment, combien je lui suis chère. Elle mêle ses larmes aux miennes, et cette douleur sincère d'une fille et d'une amie, sont pour ma pauvre mère, la plus belle de toutes les oraisons funèbres!

## LETTRE XLV.

Du 5 mai.

MA santé est moins languissante, et je pars demain pour Zurich. Ma digne amie, madame Ornesti me mène avec elle. Sa sœur va à Paris chercher de nouveaux ridicules, et nous n'aurons pas l'ennui de sa société. Mon amie veut absolument que je passe une partie de l'été dans sa terre, qui est située entre Zurich et Bâle. Elle dit que cela

me dissipera : peut-être ! mais nous irons d'abord, comme je te l'ai dit, à Zurich, pour mettre ordre à mes affaires. Comme me voilà orpheline, madame Ornesti veut bien être ma tutrice. Ne crains pas de me parler de ma mère ; loin de m'affliger, cela me soulagera.

## LETTRE XLVI.

Du 9 mai.

Arrivées hier, nous sommes revenues plus vîte que nous n'étions allées, comme tu peux le voir par la date de ma lettre. J'ai éprouvé en route bien des sensations différentes. Ma mère m'a beaucoup occupée ; le plaisir de revoir mon pays, le souvenir de ce que je perdois en le quittant, tout

cela s'est confondu dans ma tête, et lorsque j'étois bien occupée de ces divers objets, je ne voyois rien, je n'entendois rien, on m'auroit prise pour une folle. Lorsque madame Ornesti me voyoit dans ces rêveries, elle me réveilloit, en me montrant quelque point de vue agréable, ou une forme extraordinaire dans un nuage. Arrivées à Zurich, madame Ornesti est restée à l'auberge. Moi, je suis allée à la maison. Quelle différence ! quel changement ! cette chambre qu'habitoit ma mère, elle est vide ! ce jardin, si bien soigné autrefois, mais abandonné depuis long-temps, n'est plus rempli que de toiles d'araignées, de limaçons, de mauvaises herbes et d'ordures.

Avec quelle douce émotion j'ai revu tous les objets qui m'étoient familiers il y a huit mois, et qui ont éprouvé

quelques changemens! Huit mois sont peu de chose, et malgré cela, lorsqu'on a été dehors pendant cet espace de temps, tous les objets ont pris un autre caractère. On voit que le temps grave son nom sur tout ; et que depuis la chétive coquille de l'escargot jusqu'au palais des rois, depuis l'enfant au berceau jusqu'au centenaire, depuis Jean-Jacques Rousseau jusqu'au sot millionnaire, il n'épargne rien.

Mes amies, ou plutôt mes connoissances sachant que j'étois arrivée, vinrent m'embrasser, me féliciter sur mon retour, et principalement sur la fortune dont j'allois jouir à mon âge. En vérité, dit mademoiselle Rose, il est bien doux d'être orpheline comme cela; et loin de m'affliger, comme on dit que vous avez fait, je remercierois le ciel à chaque instant du jour. Jeune,

jolie

jolie et riche ! les maris vont pleuvoir en foule près de vous ; ainsi, mon amie, je ne vous ferai point de compliment de condoléance, mais bien de félicitation. Il n'y avoit rien à répondre à cela, ou il auroit fallu parler longtemps : je lui dis pourtant très-froidement, que je regretterois toute ma vie la meilleure des mères.

Ces demoiselles, à l'envi, me racontèrent toutes les aventures de la ville ; les morts, les mariés et les histoires scandaleuses, sur-tout. Elles n'oublièrent point les ON DIT ; et je serois encore à les entendre, si je ne leur avois fait observer qu'il falloit que je me rendisse auprès de madame Ornesti.

Comme hier soir, j'ai témoigné à cette aimable femme le plaisir que j'aurois de revoir le hameau dans lequel

j'ai été nourrie, nous y sommes allées ce matin. Ma bonne grand'mère nourrice existe encore ! Comme elle m'a embrassée en me nommant sa fille ! Ce doux nom, que je n'avois pas entendu depuis long-temps, m'a rappellé un douloureux souvenir ; et, moitié regrets, moitié plaisir de revoir cette bonne mère, ainsi que celle qui m'avoit donné son sein, je les ai inondées de mes larmes. La bonne vieille avoit autour d'elle, enfans, petits-enfans. Ceux-ci ont eu l'air bien embarrassés quand je les ai nommés frères ou sœurs. Les petits garçons ôtoient leurs chapeaux d'un air si craintif, et les petites filles faisoient la révérence d'un air si naïf, si timide !.... Avec quel plaisir cette bonne famille nous a reçues ! Nous y avons dîné, et je te jure que l'ordinaire de ces bons

paysans vaut bien le nôtre. Un pain nourrissant, de bons légumes, du vin frais, du fromage, des fruits; et tout cela assaisonné par deux excellens cuisiniers, le contentement et l'appétit, et servi par de braves gens qui le donnent de bon cœur, voilà le vrai bonheur! le voilà! *Il* est près de nous; il n'y a qu'un pas: mais on ne veut point suivre le sentier direct, on en cherche un moins battu; on veut avoir la gloire de la découverte, mais on ne sait pas qu'alors on entre dans un labyrinthe immense, où l'on s'égare presque toujours, et où, fatigué, harassé, on finit sa pénible carrière sans avoir trouvé ce que l'on cherchoit si avidemment.

Je n'avois pas vu ce séjour depuis dix ans. Comme cela m'a fait plaisir! j'aspirois alors à devenir grande fille:

quand on me disoit que je n'étois qu'un enfant, je devenois furieuse ! ma petite colère éclatoit déjà. Eh bien ! me voilà grande, on ne me dit plus que je ne suis qu'un enfant ; mais j'ai perdu le calme de cet âge où le germe des passions n'est pas encore développé, où elles dorment encore dans le néant.

Avec quelles délices j'ai été visiter tous les lieux qui m'étoient chers alors. Ce petit endroit sabloneux au bord de la rivière, où, avec une épingle recourbée et attachée à un fil, je prenois des petits poissons. Cette petite motte de gazon, sur laquelle je m'exerçois à sauter, et que le temps a respectée ; cette corde du clocher de l'église, à laquelle j'avois tant de plaisir à me suspendre pour sonner la messe. Ces riens-là sont vraiment beaucoup pour l'enfance, et plus encore pour celui

qui s'en souvient. Cette journée-ci a véritablement été pour moi une journée de jouissances. J'ai laissé ma bourse à ma bonne mère nourrice, et j'ai été comblée de bénédictions par cette vertueuse famille. Je suis revenue le cœur plein, et je ne puis mieux finir la journée qu'en t'écrivant et en t'embrassant.

## LETTRE XLVII.

Du 25 mai.

JE voulois te surprendre agréablement en effectuant un projet que j'avois conçu ; mais actuellement qu'il ne doit plus avoir lieu, il faut au moins te dire ce que c'est. J'étois déterminée à vivre dans un couvent ; je me proposois d'y passer mes jours avec nos bonnes religieuses, et toi sur-tout.

J'aurois employé ma fortune en bonnes œuvres, en ne me réservant annuellement que le nécessaire. Madame Ornesti m'a louée d'abord de mes intentions; mais elle m'a fait observer ensuite que je serois plus à portée de faire du bien dans le monde, en voyant par moi-même la misère de ceux que je soulagerois, que dans un couvent, où l'on pourroit me tromper sur l'emploi de mes bienfaits. D'ailleurs, elle m'a dit des choses si vraies et si fortes sur les cloîtres, que je n'ai pu me dispenser d'approuver ses observations.

## LETTRE XLVIII.

Du 11 juin.

Nous sommes à la terre de madame Ornesti, à trois lieues de Rhinfeld, et

à six de Bâle. Je ne croyois pas être si près de cette dernière ville! J'ai écrit, il y a quelques jours, à Hertzberg, pour lui annoncer la mort de ma mère, et j'ai reçu hier trois lettres en réponse ; une de lui, et une de sa femme pour moi, et une de tous deux pour madame Ornesti. Ils nous pressent, avec les plus vives instances, d'aller passer quelque temps à Bâle. Nous avons eu, à ce sujet, une longue conférence, madame Ornesti et moi. Elle ne peut décidément pas y aller ; mais elle veut aussi que j'y aille. Elle prétend que j'aurois tort de ne pas répondre à l'invitation de madame Hertzberg, et qu'un refus lui donneroit beaucoup plus à penser, que si j'allois amicalement les voir. M. Hertzberg, a-t-elle ajouté, ne verra dans cette démarche qu'un mouvement de la simple amitié. Ce

que j'éprouve pour lui, Sophie, n'est sûrement pas de l'amitié, c'est plus fort. Je n'ose pas me dire que c'est de l'amour, mais mon cœur me le dit bien. Ma vive douleur de la perte de ma mère est passée, et mes regrets me restent : ce que j'éprouve pour Hertzberg n'est pas de nature à changer non plus; ce qui me feroit croire qu'il y a quelque rapport entre mes sentimens pour lui et des regrets! mais ne crains rien pour Werthérie : quelque forte que soit sa passion, la vertu lui sera toujours chère; et si elle est malheureuse, au moins elle ne sera jamais criminelle.

# LETTRE XLIX.

Du 18 juin.

Oui ! je le verrai ! oui ! je retrouverai ces momens délicieux que j'ai passés avec lui. J'aurai assez de force pour jouir du bonheur de sa femme, pour voir ses enfans ; et lorsque le soir viendra, je leur sourirai en leur souhaitant une bonne nuit. Cette fermeté-là sera pour ton amie, le plus beau des triomphes !

A propos, je veux te faire connoître quelques vers qui terminoient la lettre de Hertzberg, dont je t'ai parlé dans ma dernière ; les voici :

Ils reviendront ces jours heureux,
Aimable Werthérie, où sous ta main facile,
Le piano rendoit des sons harmonieux ;
Où le laiton, tendre et docile,

Faisoit naître en mon ame un charme langoureux.

Dans ces momens délicieux,
Je t'accompagnois sur ma lyre.
Ah! l'accord de ces sons flatteurs,
Me disois-je dans mon délire,
Est bien l'image de nos cœurs.

L'image de nos cœurs! que dit-il!.... il est mon ami, il ne peut être que cela. Mais moi, que suis-je?.... une infortunée percée de mille traits. Il est calme; moi, je suis agitée. Un sentiment bien tranquille règne en son cœur; le mien est desséché par l'ardeur d'une passion que je n'ose approfondir..... L'image de nos cœurs!.... Ah! Sophie! voilà des vers qui ne sont malheureusement pas exacts.

# LETTRE L.

Du 29 juillet.

JE l'ai vue ! elle porte sur sa physionomie un air de douceur et de bonté qui sont le témoignage certain qu'elle le rend heureux ! elle n'est pas emportée comme moi ; elle ne s'échauffe pas à la moindre chose qui la contrarie. Elle dit tout avec tant de calme ! Maudit soit mon caractère devant de pareils anges. Ah ! si le ciel me l'eût destiné pour époux, j'aurois dompté cette effervescence qui me brûle le sang ; j'aurois été aussi tranquille que sa femme. Ah ! comme j'aurois voulu le rendre heureux ! ô mon Dieu ! si tu m'eusses réservé un pareil bonheur, la moitié de ma vie eût été pour toi et l'autre pour

lui : — Comme mon sang s'arrête lorsqu'ils se tiennent seulement la main. — Il a eu la prudence de ne pas encore l'embrasser devant moi. Il est plus heureux avec elle, je le sens bien ! — J'ai vu ma petite Augustine. Elle ressemble à son père ; c'est sa maman qui la nourrit. Ce spectacle si touchant, m'arrache toujours des larmes. C'est cependant à Jean-Jacques Rousseau que l'on doit ce retour à la nature : cela seul étoit fait pour l'immortaliser. Ah ! si le ciel m'eût réservé la douceur de donner mon sein à une innocente créature, comme j'en aurois eu soin (1) ! comme j'aurois

---

(1) Il y a cependant encore des femmes qui, sous l'indécent prétexte que de nourrir un enfant gâte la gorge, osent se dispenser de ce touchant devoir, et qui n'ont pas même la pudeur de cacher le motif de leur barbarie.

cherché

cherché à le rendre aimable ! et si cet enfant avoit tenu le jour de Hertzberg, j'aurois eu pour son éducation le plus intéressant des modèles. Mais le ciel ne l'a pas voulu, et..... il faut bien obéir au ciel ! Adieu.

## LETTRE LI.

Du 4 août.

SI l'on n'aimoit pas à s'affliger sans cesse, on fixeroit ses regards sur des êtres plus malheureux que soi, et l'on en trouveroit. L'artisan, le manœuvre qui ont travaillé avec zèle pour élever une nombreuse famille, et qui deviennent

---

Ah ! femmes dénaturées ! une belle gorge est le plus bel ornement physique du sexe ; mais un bon cœur est bien au-dessus.

vieux et infirmes, ne faut-il pas que sur leurs derniers jours, ils quittent leurs foyers, leurs enfans, et qu'appuyés sur des béquilles, ils aillent mendier les restes d'un pain que souvent le riche leur refuse avec humeur ? Ils sont exposés aux rigueurs de l'hiver, sans feu, sans vêtement, presque nuds. Ils couchent, par grace, sur terre, chez des gens qui se font payer un pareil gîte ! souvent ils restent mouillés jusqu'aux os, et ne pouvant se sécher nulle part, ils gardent leurs haillons imbus : la fièvre vient, ils frissonnent ; les plaies dévorantes les rongent : ils demandent, au nom de Dieu, une croute de pain moisi que les chiens du logis ont délaissée, et pour toute réponse on les rudoie. Lorsque l'on se compare à de pareils infortunés, on doit se trouver bien heureux ! J'ai

reconnu, dans une situation à-peu-près semblable, notre paysan de Sainte-Sophie, qui s'étoit cassé la cuisse. Quoique bien soigné alors, il est devenu infirme au point de ne pouvoir plus que se traîner pour mendier. Hertzberg l'a reçu avec transport, et vient de lui faire avoir ici une place dans un hôpital où il passera tranquillement le reste de sa triste existence. Il est bien vrai que le bonheur n'est que relatif, car cet infortuné dit actuellement qu'il est bien heureux!

Le père de cet homme est mort; et sa fille, la belle Annette, est, m'a-t-il dit, mariée dans les environs de Sainte-Sophie, à un jeune villageois qui fait son bonheur. Ils sont bien pauvres, m'a-t-il ajouté, mais, ce qui me console, c'est qu'ils sont riches de leurs vertus.

# LETTRE LII.

Du 25 août.

SI je n'avois peur que l'on se mocquât de ma comparaison, je dirois que mon cœur a ses giboulées comme le mois de mars a les siennes. C'est le calme et puis la tempête. C'est une suite de situations si opposées, que je ne puis te rendre l'ensemble de tout cela. Quelquefois je me dis : si Dieu appelloit cette femme à lui..... peut-être que Hertzberg..... L'espérance luit alors à mon cœur agité. Mais, hélas ! je me dis bientôt que l'espérance n'est souvent qu'une vapeur que nous tentons inutilement de saisir. Je me roidis contre le présent, je regarde d'un œil sinistre l'avenir, et je retombe dans mes rêveries profondes.

Si je vais alors dans la campagne secouer mes ennuis, je tourne tristement mes regards vers le bel hermitage où j'ai perdu le repos. Je suis tentée d'aller m'enfouir dans ses environs pour tâcher de le recouvrer. Je regarde ensuite la ville qui renferme le seul objet sur lequel mes yeux abattus se reposent actuellement avec complaisance ; et tandis que mon ame agitée, flotte dans le vuide de l'incertitude, mon cœur dirige mes pas vers la ville, et je me retrouve à Bâle avant d'y avoir songé. Quand je me compare à ce que j'étois en quittant le couvent, je frémis !

# LETTRE LIII.

Du 3 septembre.

IL aime sa femme ; et je suis-là ! moi qui le porte dans mon cœur ; qui pense à lui à chaque instant du jour ; qui ne vois que lui !... Sophie, d'un seul mot de Hertzberg, je me fracasserois sur le pavé. Il ne sait pas l'empire qu'il a sur moi ! Semblable au coursier superbe qui, s'il connoissoit sa force, seroit indomptable, Hertzberg, s'il connoissoit la sienne, feroit de Werthérie tout ce qu'il voudroit ; et il aime sa femme sûrement beaucoup plus que moi !

# LETTRE LIV.

Du 17 septembre.

CETTE rose que j'avois cueillie, parce qu'il l'avoit touchée, eh bien ! elle est perdue. Mes recherches ont été vaines : j'ai culbuté mon armoire, mes cartons, mon secrétaire, et je n'ai rien trouvé ! seulement le papier qui l'enveloppoit : les malheureux s'accrochent à tout, et ce papier m'est devenu précieux, parce qu'il a renfermé la rose qu'il a touchée.

# LETTRE LV.

Du 15 septembre.

ON se tord les bras quand on songe à la multitude de gens oisifs dont l'ame

étroite et les faux principes leur font voir tout de travers. On écrit à Hertzberg que ce jeune homme qui l'accompagna du violoncelle dans l'hermitage, tu te souviens bien ? est en proie aux calomnies, aux criailleries et aux sots propos de ce que l'on nomme gens comme il faut, dans sa ville, parce que dans une assemblée tenue relativement à la disette des grains, il a proposé, dans un mémoire plein de sagesse, de faire contribuer tous les individus à une très-légère taxe pour former une masse de charité en faveur des pauvres. Ceux qui aiment mieux être soupçonnés d'inhumanité, de gloriole et d'anti-patriotisme, qu'imposés pour le plus léger don-gratuit, dans un moment de détresse, sont montés sur des échasses, et, avec un porte-voix rempli de rouille et de

verd-de-gris, ils ont crié haro sur l'auteur, parce qu'il faisoit, au sujet de l'égalité, des réflexions puisées dans la nature, la morale et la raison. On lui a prêté les plus mauvaises intentions; on lui a fait tenir mille sots propos; on a cherché à l'humilier, mais en vain! Une ame fière qui sait ce qu'elle pense, ne s'humilie jamais pour de plats raisonnemens. Les gens sensés lui ont dit: ma foi, pour être tranquille, il faut hurler avec les loups; mais il a répondu ce que j'aurois dit moi-même: non! il vaut mieux être dévoré par les loups, que de hurler avec eux. On mande à Hertzberg que ce jeune homme se tient ferme au milieu du torrent, et qu'il résiste à son impulsion. Il dit tout haut qu'il ne se rétracte jamais quand il a dit une vérité, et qu'il demeurera inébranlable jusqu'à

ce que le temps ait fait connoître son cœur et ses principes. On aigrit le plus heureux caractère, en le harcelant sans cesse ; et celui qui en est possesseur, passe pour fiéleux, atrabilaire, parce que ce cœur est oppressé des torts qu'on lui impute, tandis qu'il ne cherche que le bien et la vérité. Que de larmes ne répand-on pas alors dans l'ombre du silence ! l'ame sensible éprouve des angoisses, des coups de poignards ! Elle a la noble fierté de cacher sa douleur amère et de paroître calme ; mais elle est alors dans la région des tourbillons rapides, des ouragans et des tempêtes. C'est une raison pour la juger plus mal encore : quoi ! les plaintes, les mécontentemens, ne peuvent l'émouvoir ; c'est donc une ame de glace ? Eh ! non ! non ! c'est une ame de feu ! qui consume celui qui la possède ! O mes

amis ! épargnez, de grace, l'être sen ; sible qui ne vá pas dire à tout venant que vous tenaillez son cœur en le jugeant mal. C'est sa modestie qui lui ferme la bouche, et qui l'empêche de dire ce qu'il y a de bon dans ce cœur que vous mettez en lambeaux. A-t-il vu le malheureux souffrir, il s'est empressé de le soulager autant qu'il étoit en lui. Comme l'homme n'est pas parfait, il a fait le mal quelquefois, mais il l'a réparé de manière à mériter l'estime des gens de bien. Comptez-vous cela pour rien ! — C'étoit son devoir, diront les Zoïles farouches. — Oui ! c'en étoit un bien doux, et il l'a rempli du meilleur de son cœur. Il y a tant de gens qui ne font pas le leur !

La situation de ce jeune homme m'a touchée jusqu'aux larmes. Je suis vivement pénétrée des faux jugemens dont

il est la victime, et je veux absolument que ses concitoyens ouvrent les yeux. Ah! si une fois il sait qu'on l'aime, qu'on l'estime, comme il aura un air rayonnant ! comme il se dépouillera bien vîte de cette enveloppe de tristesse qui donnoit de la gêne à sa démarche. Vous le verrez reprendre ce sourire qui désigne une ame ouverte et contente. Tiens, Sophie, j'ai idée qu'une lettre de femme fera de l'effet, et je veux faire l'opération de la cataracte à tous ces aveugles-là.

## LETTRE LVI.

Du 20 octobre.

Son seul sourire me transporte et m'élève à la félicité ; mais ce sourire n'est pas toujours naturel, et je crains

que

que ma présence, ici, ne le gêne. Ce n'est pas précisément moi qui le gêne.... mais..... tu dois m'entendre ? Hélas ! je ne m'entends que trop !

## LETTRE LVII.

Du 18 octobre.

MON sang se fige quand je songe aux effets terribles de la calomnie, et aux présomptions qui les font naître. Ecoute ce petit extrait :

Le malheureux Félino, l'amant de Laure, étoit son précepteur. Il demeuroit à Sienne, ville d'Italie dans la Toscane, ainsi que son élève. Félino étoit vertueux ; mais voir le matin, voir le soir, tantôt dans un négligé trop propice, tantôt sous une parure brillante, des charmes faits pour séduire ;

entendre tantôt une voix cadencée qui donne une mélodie nouvelle aux accens de la tendresse, tantôt une voix douce et paisible, qui promène lentement une pensée caressante, et parle amitié comme on la sent : quel est le sage qui auroit pu y tenir ? Aussi Félino devint-il amoureux de son élève. Il voulut étouffer son amour, mais cela lui fut impossible. Repousser l'espérance quand on aime, quand on est aimé ! Cela est bien difficile, et fut au-dessus des forces de ce jeune homme. Dans ses leçons, il n'entretenoit Laure que des poésies d'Ovide, des statues élevées à la beauté et a l amour, et lui apprenoit tout ce qui avoit quelque rapport à la tendresse. Bientôt les jeunes amans devinrent inséparables. Félino étoit fier, mais il n'étoit pas orgueilleux ; il s'étoit élevé insensiblement à une

hauteur peu commune, d'où il planoit par la pensée, sur tout ce qui l'entouroit. Toutes les distinctions de rang, de noms, toutes les dignités disparoissoient devant lui ; il cherchoit l'homme sur le trône, sous de superbes cordons, le trouvoit, ne l'aduloit jamais, l'estimoit quelquefois, et souvent le méprisoit. Le Grand-Seigneur ne devoit point attendre de lui des égards autres que ceux qu'un homme doit à un homme ; au contraire, plus il avoit reçu du hasard, plus Félino exigeoit de lui. Il n'auroit pas cru être téméraire d'adresser ses soupirs à une Demoiselle de la plus haute qualité, de se venger d'un ennemi puissant ; et rien ne pouvoit l'empêcher de dire une vérité, quelque dure qu'elle fût : mais Félino avoit toujours un appareil doux à présenter sur la blessure de son ami ; et c'est

alors qu'il craignoit de dire une vérité dure. Il étoit juste et sévère, mais il étoit sensible.

L'envie ne dort point. La société a aussi ses vipères et ses serpens. De faux amis de Félino persiflèrent à une table nombreuse, sur ses amours avec Laure. On frémit, on fut indigné contre le précepteur insolent. Que devien-drons-nous, disoit-on, si les valets prennent à tâche de séduire nos filles? Quel abus monstrueux! les conditions vont être bouleversées. On sortit de table en se promettant bien d'en avertir le père de Laure. Lorsqu'il s'agit de faire du mal, la parole est sacrée : le père de Laure apprit cet attachement clandestin. Il frémit, et Félino fut congédié promptement. Laure, pour éviter le courroux de son père, et pour se soustraire au projet qu'il avoit

de l'enfermer dans un couvent, se mit sous la sauve-garde de la loi, en faisant une déclaration de grossesse. Le père furieux, désigne Félino pour être le suborneur de sa fille. Les loix prononçoient un châtiment rigoureux contre les suborneurs. Laure n'a que le temps de faire avertir Félino. Il étoit couché : un inconnu entre, lui apprend l'objet de sa mission, et Félino se lève et fuit. Il pénètre dans un bois ; fatigué, n'en pouvant plus, il s'assied sur les larges racines d'un chêne ; les forces lui manquent. Il s'étend sur la feuille éparse, et sous sa main, il sent un corps qui plie et cède à sa pesanteur ; il la retire épouvanté, écarte le feuillage, et voit un cadavre ensanglanté : un couteau étoit auprès. — Il ne vit plus, se dit-il, il ne souffre plus ! et moi ! — Il prend le couteau. — Qui

m'empêche de trouver une sépulture à côté de ce corps inanimé ! Innocent, on me poursuit ; un supplice déshonorant..... — Dans ce moment, il entend marcher ; il écoute ; c'étoient des sbires qui cherchoient l'assassin. On apperçoit Félino près du cadavre, tenant le couteau teint de sang. Il est reconnu, poursuivi. — Moi ! être soupçonné d'assassinat ! grand Dieu ! — Les sbires étoient près de l'atteindre ; il est au bord d'un lac ; il n'a plus de ressource ; il invoque Laure et se précipite. L'onde tourbillonne, et bruit autour de sa tête ; il disparoît : la surface du lac redevient tranquille. Les sbires, après avoir attendu en vain qu'il reparût, dressent un procès-verbal et retournent sur leurs pas. Voilà Félino chargé d'un nouveau crime. Il n'y a que Laure qui n'y croit pas.

Dans le même temps, Laure avoit un frère qui passoit sa vie à jouer, et qui étoit ce que l'on peut appeller un mauvais sujet. Une nuit le malheur l'accable ; il perd mille louis sur sa parole, contre un militaire qui partoit à quatre heures du matin. Il sait que son père a plus que cette somme dans son coffre-fort, et qu'il est absent. Il force son vertueux domestique, par d'horribles menaces, même par celle de se poignarder à ses yeux, d'être le témoin du crime qu'il médite. Le frère de Laure entre à petit bruit dans la maison, monte chez son père, force le coffre-fort, vole les mille louis, et va payer sa dette. Le père revient : il accuse tous ses domestiques, et instruit le magistrat. Le jeune homme qui sait que Félino s'est noyé, et qui craint qu'un innocent ne soit la victime de son forfait, accuse Félino, lève la main

devant un crucifix, et force son domestique à faire le même sacrilège. Ils entendent prononcer l'arrêt de mort contre Félino, et l'exécution de l'arrêt sur son éfigie, par contumace, après un mois de délai.

Nous avons laissé Félino dans le lac. Il est temps de revenir à cet amant infortuné. De jeunes demoiselles de la ville voisine, qui avoient fait une partie de pêche au clair de la lune, avoient tendu des filets. Félino y fut arrêté. Lorsqu'on leva les filets, il fut découvert. Les domestiques le suspendirent pour lui faire rendre l'eau qu'il avoit bu. Il donna quelques signes de vie, et on lui prodigua tous les secours nécessaires en pareil cas. Une des demoiselles, sensible à la situation de ce malheureux jeune homme, le fait porter chez elle. Lorsqu'au bout de quelque

temps Félino a tout-à-fait recouvré la santé, il fait part de ses peines à sa généreuse bienfaitrice, qui vole à Sienne, avertir Laure que son amant n'est point noyé. Elle l'aborde dans une église où Laure restoit depuis le matin jusqu'au soir, à invoquer la Divinité pour faire connoître l'innocence de son amant chargé de trois crimes. Laure, pour causer plus à son aise, suit l'étrangère dans son auberge, et bientôt on délibère de partir pour aller trouver Félino. Mais les oisifs d'une ville dont la seule occupation est de guetter les démarches de chacun, et qui sourdement accusent Laure d'être la complice du prétendu vol fait par Félino, la suivent à l'auberge, apprennent qu'elle est enfermée avec une étrangère, les voyent monter en chaise et s'éloigner. L'imagination travaille, les idées fermentent. On

présume que Félino n'est point mort; on avertit le magistrat, et on l'instruit de la route que Laure a prise. Il fait déguiser des sbires, et au moment où Laure et Félino, expirans de joie de se revoir, étoient dans les bras l'un de l'autre, les sbires arrivent, chargent de chaînes le malheureux Félino, et l'entraînent. Arrivé à la ville, Félino est jeté dans un sombre cachot. Laure obtient, par grace, la permission de le voir.

Le malheureux domestique du frère de Laure, dont la conscience étoit déchirée par les remords, et qui avoit quitté son maître pour être continuellement aux pieds des autels, afin d'obtenir du ciel le pardon de sa faute, apprend que Félino n'est point mort. Il monte à cheval et vole à Florence, où étoit son ancien maître, qui avoit embrassé

l'état militaire. Il s'étoit acquis beaucoup de gloire ; et le vice-roi, près duquel il servoit, l'avoit placé sur la liste des officiers fameux, et lui avoit fait avoir un grade supérieur. Le frère de Laure apprend que Félino est pris, et que le supplice l'attend ; il va se jeter aux pieds du vice-roi, et lui fait l'aveu sincère de toutes ses fautes. Le vice-roi, en faveur de son repentir et de la gloire dont il s'étoit couvert à l'armée, lui pardonna, et fit expédier un rescrit par lequel il proclamoit Félino innocent, et en vertu de son pouvoir, taisoit le nom du coupable. Le frère de Laure observa que Félino, absous comme voleur, seroit puni comme suborneur, et qu'il étoit vertueux. Le vice-roi, touché de la situation de Félino et de la malheureuse Laure, absout Félino du crime de subornation.

Il fait plus : il déroge à l'ordonnance rigoureuse des mésalliances, et il décide que Félino épousera sa maîtresse. Le frère de Laure s'empresse de porter ces heureuses nouvelles.

Il étoit trop tard. Félino avoit été interrogé : un déni noble et constant avoit été sa réponse ; mais il fut conduit dans la chambre des tortures, et appliqué à la question. Les coins, les clous, les marteaux, et toutes les machines qu'un démon cruel inventa pour briser et broyer sous la meule de la douleur, les os frêles et souffrans de l'innocent qu'on veut faire parler, effrayèrent Félino, et il s'écria : qu'on me retire d'ici, je suis cent fois plus coupable qu'on ne pense. Le magistrat fit inscrire cet aveu. Il rentra dans son cachot ; il raconta tout à Laure. Elle avoit du poison sur elle ; et, dans leur désespoir,

ces

ces deux infortunés en burent chacun la moitié.

Le frère de Laure et son ancien laquais arrivent dans ce moment, sur la place où l'échafaud étoit déjà dressé. Ils crient : grace ! annoncent Félino innocent, et montrent les lettres-patentes. Le peuple, qui étoit bien persuadé des crimes de Félino, attendoit avec impatience qu'il parût, pour le charger de malédictions ; mais comme le peuple aime le merveilleux, il crie : grace ! grace ! Félino est innocent ! vive Félino ! vive Félino ! On court à la prison ; on brise les portes, on entre. On trouve Laure et son amant serrés dans les bras l'un de l'autre, et prêts à expirer. On leur apprend que leur innocence est reconnue, et qu'ils s'épouseront. Félino se meurt et ne répond rien. Laure lève encore sa triste

paupière, prononce foiblement, ah ! mon frère !.... Elle expire.

Leurs corps furent enfermés dans la même tombe. On grava, sur la pierre qui les couvre, leurs malheurs et ces mots : *Homme, crains ton semblable et la* CALOMNIE.

Voilà un extrait rapide d'un ouvrage bien intéressant auquel je te renvoie. Eh bien ! on voit cela ; on sait mille exemples semblables, et l'on ajoute foi, tous les jours, à la calomnie. Il faut être malheureux pour bien sentir ce que souffre les malheureux. On est alors plus sensible aux peines d'autrui et plus indulgent sur ses foiblesses : je suis malheureuse, moi, mais j'ai le bonheur de sentir cela.

# LETTRE LVIII.

Du 19 octobre.

Mes lèvres brûlantes volent au-devant des siennes, lorsque je suis seule avec lui. Il me semble qu'un bras vigoureux me retient. Ah! Werthérie, s'il étoit ton époux, ce bras-là te pousseroit vers lui.

# LETTRE LIX.

Du 26 octobre.

Notre protégé que Hertzberg avoit placé à l'hôpital, est mort. On nous a dit que ses derniers momens avoient été employés à demander que la bénédiction du Seigneur tombât sur nous.

Quoiqu'à son dernier moment, ses yeux se sont humectés encore : il a dit : êtres vertueux!..... ma reconnoissance! — Ce mot a été le dernier ; il a fini. Il est heureux maintenant ! Je descends avec lui sous ces voûtes lugubres qu'un foible lampion, image véritable de la vie, éclaire à peine. Cette clarté-là est plus effrayante mille fois, que la profonde obscurité. Ces figures colossales qui sont sur les tombeaux, semblent vaciller à la pâle lueur de la lampe sépulchrale, et me pénètrent de terreur. Déjà ce vieillard est dans la fosse ; une terre humide, des ossemens étrangers, des restes de cercueils le couvrent pour jamais. Le son de la cloche funèbre cesse d'agiter l'air ; la bêche et le drap mortuaire sont enlevés ; la Mort au corps diaphane s'éloigne de ces caveaux ténébreux ; elle va chercher

une nouvelle victime, et bientôt une autre fosse va s'ouvrir : la cloche funèbre frappera l'air de ses sons lugubres, et la bêche et le drap mortuaire reparoîtront. Alors les ames des bons seront tranquilles et se reposeront délicieusement sur les bords du Lethé : mais celles des méchans souffriront, dans le tartare, les maux les plus terribles ; et lorsque croyant voir arriver l'instant où leurs supplices doivent cesser, ils demanderont, en jetant des cris affreux, l'heure qu'il est ; leurs bourreaux leur répondront d'une voix de tonnerre : TOUJOURS !

# LETTRE LX.

Du 27 octobre.

JE suis encore émue de mes idées d'hier. J'éprouve ici le supplice des Tantales. Ma chambre est à côté de la leur. Je les entends rire et jouer comme des enfans. Lorsque la trame de ma vie sera ourdie, et que la parque fatale en tiendra d'une main le dernier fil, et de l'autre les ciseaux tranchans, il faudra quitter mes amis, mes bons amis; ils me regretteront, j'en suis sûre, mais ils me survivront; et moi, si je les voyois mourir, ce jour affreux seroit le dernier de ma vie. Il vaut donc mieux que je parte la première.

# LETTRE LXI.

## Du 30 octobre.

Quel est donc l'empire de cet être tout métaphysique qui tue nos plus douces sensations ? O vertu ! c'est toi ! soutiens la foible Werthérie. Eloignes de son cœur ulcéré toute idée du crime. Quand il tient sa main dans la mienne, que mon cœur palpite violemment, et que ma vue se couvre d'un nuage épais, je suis prête à m'élancer dans le précipice, parce que l'amour ne m'en fait voir que les roses, et qu'il m'assure que la chûte sera douce ; mais la vertu me montre les épines déchirantes ; me dit que la chûte sera terrible, et me soutient d'un bras complaisant. O vertu ! sois mon guide, et ne m'abandonnes jamais !

# LETTRE LXII.

Du 3 novembre.

C'est bien à moi de dire ce beau vers :

Que la nuit paroît longue à la douleur qui veille!

Depuis quelque temps j'éprouve des insomnies insupportables. Il n'y a, dans mon lit, aucune place pour le repos. Je m'agite sans cesse ; je trempe mon oreiller de larmes amères, et lui dort paisiblement près de moi dans les bras d'une épouse adorée. Il n'y a que le mur qui le sépare de moi ; mais ce mur-là est d'airain ! Malheureuse victime d'un amour insensé..... Ah ! si cet abominable Goltz m'eût dit qu'il étoit marié, j'aurois étouffé, dès le

principe, une flamme criminelle qui me déchire plus cruellement que le vautour de Prométhée. La fille de Céphée, que les Néréïdes attachèrent sur un rocher pour y être dévorée par un monstre marin, étoit dans une situation moins pénible que moi. Elle pouvoit se dire : dans peu tes souffrances seront finies. Mais moi ! moi ! je ne vois pas quand finiront les miennes. Jamais un généreux Persée ne viendra terminer mes maux. O ma bonne Sophie ! il n'y a plus de remède pour moi ; le mal est à son comble. Je souffre des douleurs inouies. Le spectacle de la nature me fatigue actuellement ; je vois, sans intérêt, le soleil entrer dans une nuée majestueuse et la teindre de mille couleurs ; les belles perspectives, les vapeurs légères qui confondent l'horizon et le ciel, les agneaux innocens et timides,

les prés, hélas ! je vois tout cela avec plus d'indifférence qu'à travers une optique. Mes sensations ont été trop rapides ; il étoit impossible qu'elles continuassent. J'ai tant fait travailler ce foible cœur, que je l'ai exténué. Le calme lui rendroit peut-être, à la longue, quelque vigueur, mais le calme n'est pas fait pour lui.

Quelquefois je frappe la terre de mon front. Je demande à l'Éternel de jeter sur sa créature un regard de paix, ou de l'écraser de son tonnerre. L'Éternel est sourd aux accens plaintifs de sa créature ; et je me relève, la fureur dans l'ame, et maudissant mon existence.

# LETTRE LXIII.

Du 8 novembre.

CE liquide précieux, fruit des travaux de la diligente abeille, n'est pas plus doux que mon bien aimé. Ce lait nourrissant qui nous vient des montagnes, n'est pas plus blanc que sa belle ame. Comme il voit mes peines, et comme il cherche à les adoucir ! Il sent bien que je ne puis le quitter, et il veut absolument que je reste. Il a écrit à madame Ornesti, qui y consent. Il me gronde de mon insouciance actuelle pour la musique ; il m'entraîne à mon piano, et me force de jouer. Mais les mouvemens vifs sont trop gais pour moi, et les adagio provoquent trop fortement mes larmes. Je les avale

alors, ces larmes amères, et je voudrois qu'il ne les vît pas. Mais ! pourroit-il ne pas les appercevoir ? Il me presse les mains, alors, et me dit tendrement : vous n'aimez donc plus la musique ? vous ne vous rappellez donc pas cet hermitage charmant où vous aviez tant de plaisir à en entendre ? — Je ne me le rappelle pas ! lui dis-je alors ; et un regard douloureux et un profond soupir terminent ma réponse.

## LETTRE LXIV.

Du 15 novembre.

TU cherches, par tes conseils salutaires, à répandre un baume précieux sur les cicatrices profondes et douloureuses de ce cœur trop sensible ; mais les remèdes sont inutiles lorsque le malade est tout-

à-fait

à-fait désespéré. Tranquillises-toi, ma bonne amie, j'ai encore le courage de supporter mes maux : lorsqu'il m'aura tout-à-fait abandonnée, nous verrons.

Nous n'avons de volonté que celle qui nous est donnée par la divine puissance ; et dût mon opinion passer pour un paradoxe ou un blasphême, je dis que nos corps, nos ames, nos passions étant l'ouvrage de Dieu, leurs mouvemens en sont une suite évidente. Un mécanicien qui a disposé tous les rouages d'une machine, sait bien quels effets ils produiront. Si Dieu m'a donné une ame tendre et des passions, il a prévu que ma vie seroit un composé de jouissances et de tribulations. S'il a donné à un autre une ame froide et point de passions, il a prévu, pour résultat, une monotonie d'existence, un tableau de la vie d'une seule teinte. Les bons



BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MUENCHEN

sont bons par caractère, et les méchans de même. Si l'homme pouvoit choisir entre le vice et la vertu, hésiteroit-il? Non, sans doute : il feroit un choix de caractères, de goûts, de desirs qui tendroient nécessairement au bien. Est-on libre d'être vif ou flegmatique, gai ou hipocondre, sain ou malade? pas plus que d'être bossu ou bien fait, petit ou grand, beau ou laid. Il n'y a donc pas plus de justice à blâmer les imperfections morales que les imperfections physiques : ce sont des effets différens qui proviennent de la même cause. Malheur à celui qui a des passions, et qui ne cherche pas à les corriger; ce seroit-là un tort réel; et si, d'après les principes que je viens de t'exposer, on pouvoit se croire en droit de laisser le champ libre à ses passions, et s'estimer autant que l'homme sage qui n'en

à point, on seroit aussi ridicule que Vulcain, disputant de beauté avec Adonis, ou que Midas, se croyant supérieur à Apollon pour l'art du chant. Nos imperfections sont en nous, et ne viennent point de nous : nous pouvons les réprimer ou les accroître ; et voilà où gît le vice ou la vertu. Dieu nous a donné la connoissance du bien et du mal. Ces deux sentiers sont ouverts à la volonté de l'homme ; c'est à lui de diriger ses passions de manière à ce qu'elles le conduisent sur le sentier du bien. Mais si après avoir lutté contre ses passions, avoir fait tous ses efforts pour les dompter, il est le plus foible, est-il coupable ? je le laisse à décider ; mais je dis qu'il est entraîné par une force supérieure contre laquelle sa volonté ne peut rien ; que s'il est criminel, c'est un ressort caché, un moteur

inconnu qui le porte à le devenir. Alors, si le crime l'effraye, une voix secrette lui dit de délivrer son ame, pure encore, de cette enveloppe gangrenée qui lui communiqueroit nécessairement son infection s'il les laissoit plus long-temps ensemble. Le malheureux écoute cet avis salutaire, s'arme d'un poignard, déchire ce corps gangrené, et donne l'essor à cette ame pure encore, qui va se jeter dans les bras de Dieu qui la juge.

Mon ame est pure, Dieu la voit; mais je nourris, malgré moi, dans mon cœur, une passion criminelle qui s'augmente à chaque instant du jour. Il faudra bien, si cela continue, percer ce cœur coupable pour dégager mon ame innocente de ses fers et de sa prison.

# LETTRE LXV.

Du 21 novembre.

C'EST jeter de l'huile sur un brasier pour l'éteindre ; c'est augmenter le mal en voulant le guérir. Ah ! combien la foible humanité est sujette aux erreurs, puisque Hertzberg, en voulant adoucir mes maux, les aggrave. Pourquoi cet air touché, ces regards expressifs, ces serremens de main ? Pourquoi cette voix émue lorsqu'il me parle de la sombre mélancolie qui me dévore ?

Hier soir, sa femme étoit déjà rentrée chez elle ; il est resté seul avec moi. Après une conversation tendre et sentimentale, il m'a serré la main, et me l'a baisée avec transport. C'étoit la première fois que ses lèvres me

touchoient. Elles ont brûlé la place, mais mon cœur l'a été encore davantage. J'ai éprouvé un bouleversement toral ; je me suis sauvée dans ma chambre en me serrant la main que ses lèvres avoient touchée ; et puis, tout d'un coup, je l'ai baisée avec autant de plaisir que si c'eût été la sienne. Je crois que je suis tout-à-fait en délire.

## LETTRE LXVI.

Du 24 novembre.

Son cœur est oppressé de mes propres souffrances. Il est entré, ce matin, dans ma chambre, et a fait apporter à déjeûner. Après m'avoir souhaité une heureuse journée de l'air le plus expressif, il s'est assis et ma fixé. J'ai vu qu'il vouloit me dire quelque chose, et que

la parole expiroit sur ses lèvres. Je voulois me jeter dans ses bras, je m'élançois d'intention, mais j'étois collée à mon fauteuil. Nous avons très-légèrement déjeûné, et puis Hertzberg, qui avoit un air que je ne puis te rendre, s'est mis à mon piano, et a préludé sur un ton mineur, suite nécessaire de sa mélancolie. Il m'a proposé une sonnate : il en a choisi une dans un ton bien lugubre. Ah! jamais il ne m'a si bien accompagnée. Le son pur de son instrument vibroit dans mon cœur; et Dieu sait comme ce cœur agité répondoit à ces vibrations. Ah! une fois seulement presser mes lèvres brûlantes sur les siennes, et m'anéantir. Mais! que dis-je? ô Werthérie, quelle pensée! Dieu tout-puissant, soutiens ma foiblesse; et toi, vertu! viens réchauffer ce cœur qui n'entend plus ta voix.

O ciel ! préserves-moi d'un crime !... d'un crime ?

## LETTRE LXVII.

Du 30 novembre.

CHAQUE instant de ma vie est marqué par un nouveau supplice. Sophie, l'instant s'approche où les ressorts qui meuvent encore ma foible raison se briseront tout-à-fait : cette fracture, quoique facile, ne se fera pas sans éclat.

Hier, Hertzberg est allé à une de ses fermes pour un recouvrement de grains. Il est parti de fort bonne heure, afin de pouvoir revenir le soir. Après dîné, sa femme m'a proposé de faire un tour hors de la ville. Quoiqu'il ne fît point beau, j'ai accepté. Nous nous sommes avancées dans la plaine. Le temps sombre

me glaçoit le sang. La neige a commencé de tomber, et nous sommes revenues à la ville. Tout d'un coup la neige, la pluie et un vent terrible se réunirent. Les flocons tourbillonnèrent, la pluie se changea en verglas, et le vent pensa nous renverser. Nous étions alors devant l'hôpital des fous, et madame Hertzberg proposa d'y entrer pour attendre que l'ouragan fût passé, ou qu'elle pût envoyer chercher une voiture pour regagner la maison.

En entrant dans une des salles, une jeune femme très-belle, mais qui avoit quelque chose d'extraordinaire dans le regard, vint à nous, en nous engageant de nous reposer. Sa peau d'albâtre contrastoit merveilleusement avec des cheveux noirs, des sourcils et des paupières superbes. Elle nous parla avec une telle verbosité pendant plus de cinq

minutes, qu'il nous fut impossible de l'interrompre, ou de placer un mot.

Après de longues phrases sans suite et sans raison, elle prit un ton plus majestueux et nous dit : je suis bien flattée, mesdames, que vous veniez visiter une reine malheureuse. Vous n'ignorez pas, sans doute, que je suis l'infortunée Didon ? Depuis la mort de mon époux Sichée, je traîne une vie languissante. J'ai bâti une ville superbe qui a fait l'admiration de toute l'Afrique et du monde entier. Les Dieux, jaloux de ma gloire, tinrent une assemblée dans l'Olimpe, où, par une délibération funeste, il fut ordonné au fils de Vénus, d'aiguiser un de ses traits les plus dangereux, et d'en frapper le cœur du roi des Gétules. Ce monstre, à l'instant, sentit pour moi un amour désordonné. Il me fit des aveux successifs

que je rejetai avec indignation. Il eut l'audace de vouloir m'épouser de force ; et craignant d'être la victime de sa flamme brutale, je me poignardai à ses yeux. J'avois une sœur qui prit soin de moi, et qui appliqua sur ma blessure, des plantes aromatiques dont elle connoissoit la propriété. Elle laissa croire que j'avois perdu la vie ; et afin de me soustraire aux poursuites du fougueux Iarbe, elle implora la protection de Jupiter, qui m'envoya son aigle royal. Il nous transporta, ma sœur et moi, dans ces contrées désertes, inconnues aux peuples de l'Afrique. J'y ai bâti ce palais pour y recevoir les étrangers que les naufrages y conduiroient ; mais je me garde bien de dire que je suis la malheureuse Didon, dans la crainte du roi des Gétules. Ma sœur est disparue, et j'ai eu une révélation qui

m'a appris qu'elle a été enlevée par Pluton, et qu'elle repose actuellement dans l'Élisée. Je suis seule, et je souffre souvent les maux de l'ennui. J'ai vu ici un étranger pour lequel j'ai pris l'amour le plus tendre. Je ne me rappelle jamais son nom, mais tous ses traits sont gravés-là. Je lui ai offert ma main et ma couronne: il m'a refusée. Lorsque je lui ai dit que j'étois Didon, il m'a parlé d'Enée, comme d'un homme que j'avois beaucoup aimé. Je l'ai assuré que je ne l'avois jamais connu. Il n'a pas voulu me croire ; cela m'a fait bien de la peine, car jamais le mensonge ne souilla mes lèvres. Il me vit répandre des larmes, et dit alors qu'on lui en avoit donc imposé, et que cela n'étoit pas bien.

J'ai élevé, dans ce palais, un temple à Jupiter. J'ai choisi un endroit solitaire

et

et tranquille. Tous les matins je brûle de l'encens sur son autel, et je lui redemande mon étranger. Il ne m'a point encore exaucée, mais j'espère toujours, car l'espérance n'abandonne jàmais les malheureux.

Ce qui me peine dans ce désert est le froid que j'éprouve. Je suis seule ici, et je n'ai jamais pu me procurer de bois. Je vais quelquefois dans la campagne, mais les bêtes féroces m'épouvantent et me forcent à fuir. Il y a quelque temps que j'étois sortie pour ramasser des feuilles mortes et quelques brins de bois sec ; j'ai vu un beau mouton, je me suis approchée pour le caresser, mais tout-à-coup il s'est changé en un lion d'une grandeur prodigieuse, et m'a engloutie dans sa gueule énorme. Je ne sais comment il s'est fait que je me suis retrouvée ici ;

c'est toujours Jupiter qui me protège. Méfiez-vous des agneaux si vous en rencontrez : méfiez-vous, sur-tout, des beaux étrangers, et ne leur offrez ni votre main ni votre couronne, si vous en avez, car ils vous refuseroient, et cela serre le cœur au point qu'on ne peut plus respirer. Si vous le rencontrez, dites-lui que Didon gémit de son absence, et qu'elle sera toujours malheureuse s'il ne vient la consoler par sa présence. Adieu, aimables étrangeres, qu'un heureux destin dirige vos pas. Si vous voyez Iarbe, ne lui dites pas que vous m'avez vue, et que le bel étranger a su enflammer mon cœur. Je vais donner des ordres pour que l'on vous équipe un vaisseau, et je veux qu'une partie de mon armée vous accompagne jusqu'au port. Lorsque vous serez arrivées à Tyr, demandez à être présentées à

Bélus, mon père. Vous lui direz qu'un doux agneau s'est métamorphosé en lion, et m'a dévorée; mais que je me porte bien, et que lorsque le bel étranger sera de retour, nous irons ensemble consoler sa vieillesse.

Alors cette malheureuse femme est allée s'asseoir dans un des coins de la salle, s'est enveloppée de ses beaux cheveux noirs, et a mis sa tête dans ses deux mains. Nous avons voulu lui parler, mais elle est restée-là comme une statue, sans pleurer, sans se plaindre, et sans proférer une seule parole. Sa physionomie seule annonçoit la plus profonde douleur.

La voiture que nous attendions est arrivée, et le cœur serré, nous sommes parties. Madame Hertzberg, après un long silence, que je ne pensois pas à interrompre, me dit : vous avez

bien vu cette folle ? vous ne vous douteriez jamais d'où lui vient sa folie. Je ne connoissois pas cette infortunée, mais depuis plusieurs années j'en entends parler. Lorsque mon mari étoit encore garçon, cette fille s'amouracha de lui. Sa famille, avare et hautaine, ne voulut point qu'il l'épousât, parce qu'elle étoit d'une condition inférieure à la sienne, et qu'elle n'étoit pas riche. (Et moi, je me disois : étoit-elle vertueuse ? Oui ; eh bien ! la vertu doit être la tare des rangs et des fortunes.) Les obstacles multipliés lui troublèrent la raison ; et on l'a enfermée dans cet hôpital, où on lui laisse beaucoup de liberté, parce qu'elle est fort douce, et qu'elle ne cherche pas à s'échapper. On m'a dit que Hertzberg avoit fait, dans le temps, une grande maladie, qui l'avoit conduit aux portes du trépas.

Il ne m'a jamais parlé de cela, et moi, je n'ai pas osé non plus lui en ouvrir la bouche. — Un éclat de tonnerre imprévu m'auroit moins effrayé que la source de cette folie. De retour chez madame Hertzberg, je me suis enfermée dans ma chambre ; je me suis profondément recueillie ; pas une larme ne m'est échappée, mais j'ai demandé à Dieu de m'éloigner de ce monde de douleurs, où l'esprit s'aliène par trop de sentiment ; où la sensibilité est le germe du délire ; où l'on souffre toute la vie pour mourir sans avoir joui de l'objet de ses desirs. Je lui ai demandé, les mains jointes, de me troubler tout-à-fait la raison et de m'ôter le souvenir du passé. Un gros nuage noir est venu intercepter la lumière du soleil ; ses rayons, qui frappoient mes paupières abattues, se sont retirés ; cette obscurité

a passé dans mon cœur, et j'ai bien vu que d'importunes prières outrageoient la Divinité, et qu'elle m'en punissoit, en me privant de la clarté du soleil. O mon Dieu! Dieu du soleil!

## LETTRE LXVIII.

Du premier décembre.

JE ne sais comment Hertzberg a su que sa femme m'avoit fait entrer avant-hier dans l'hôpital des fous, et qu'elle m'avoit raconté la cause de la folie de la malheureuse Didon. C'est sûrement quelque domestique qui aura bavardé cela. Le fait est qu'il lui a fait une vive réprimande à ce sujet, que j'ai entendue de ma chambre. Madame Hertzberg a été très-froide avec moi aujourd'hui. Une scène avec son

mari ! peut-être la première, et c'est moi qui en suis cause. Tout se réunit pour m'anéantir et me dissoudre.

## LETTRE LXIX.

Du 4 décembre.

JE me retiens tant que je puis, mais tout m'entraîne malgré moi. Aujourd'hui sa femme tenoit ma petite Augustine sur ses genoux, l'allaitoit et la caressoit avec tant de plaisir, que je n'ai pu ne pas maudire mon sort. Seule au monde, orpheline, sans appui, pas un foible lien qui m'attache à la vie, pas même l'espoir. Une petite Augustine comme cela, et une chaumière délabrée dans le désert le plus affreux, et je serois heureuse. Des larmes d'amertume tremblоient sur ma paupière;

je les ai fait rentrer. Hertzberg n'a pas fait semblant de les voir, et il m'a proposé de faire un peu de musique. C'est actuellement un tourment pour moi ; mais puis-je le refuser ? Il m'a proposé *l'antique* de Dusseck. J'ai joué la note, sans expression, sans sentiment, sans ame. J'ai songé qu'il m'avoit autrefois accompagné ce morceau, mais qu'alors mon amour pour lui faisoit tout mon bonheur, et que j'avois du talent : j'ai songé aussi que mon amour étoit un supplice continuel, et que mon talent étoit étouffé. J'ai fait un mouvement de fureur qui m'a fait appuyer avec force mes doigts sur le clavier, et j'ai pensé tout briser. Hertzberg s'est arrêté, et m'a fixé en souriant : cessons, lui ai-je dit, la musique, cela me fait mal ; et je me suis levée. — Son sourire est resté sur ses lèvres. Je l'ai

regardé d'un air de mauvaise humeur. Son sourire a pris un caractère plus marqué. Je me suis mordu les lèvres de colère. Il a ri tout-à-fait..... Oh ! le méchant ! qu'avoit-il donc aujourd'hui ?....

## LETTRE LXX.

Du 6 décembre.

IL est-là, dans mon cœur, dans ma tête, dans mon imagination, par-tout. Si je ferme les yeux pour ne le pas voir, il pénètre à travers mes paupières. Le jour, la nuit, il est toujours-là. Je voudrois l'éloigner, non de mon cœur, mais de ma pensée : je ne puis y parvenir. Hélas ! comment peut-on nous faire un crime de nos pensées : ne nous dominent-elles pas sans cesse ? ne sont-elles pas nous-mêmes ? Si l'on

en veut éloigner une, c'est celle-là qui est la plus tenace. Où est l'être vertueux qui n'a jamais eu une pensée criminelle (1) ? Il n'y en a point. Toi,

---

(1) « Foibles mortels que nous sommes ! dépend-il toujours de nous d'éviter le crime ? J'observe l'homme depuis son enfance. Je le vois, à deux ou trois ans, mettre le bonheur dans des poupées et des sifflets. Un peu plus tard, dans la possession d'une balle, d'un volant et d'un oiseau. Ensuite je vois son jeune cœur s'ouvrir aux impressions d'un objet aimable. » Que de folies ! que de bonheur ! ou peut-être de crimes !.... de crimes ? Sommes-nous maîtres de résister à ce qui nous plaît ; à ce qui nous électrise ! Le coup-d'œil de la beauté peut-il être sans effet sur une ame sensible ; et que font à nos sens séduits ces vœux qui nous trompent et ces liens qui garottent les hommes ?.... Ah ! Werthérie, tu philosophes : tu seras donc bientôt malheureuse, si tu ne deviens pas criminelle.

moi, tous, nous avons eu des idées sinistres ; mais toi et moi, nous les avons éloignés. D'autres s'en sont occupés, et voilà la faute, c'est dans la contemplation d'une idée criminelle. Mais l'idée la plus affreuse vient sans qu'on y pense ; comme le matelot voit, tout-à-coup, dans un ciel pur et serein, un grain qui lui annonce un orage.

## LETTRE LXXI.

Du 8 décembre.

JE ne suis point foible, je n'ai pas l'ame assez étroite pour croire aux pressentimens, aux esprits et aux songes ; mais il est pourtant vrai que les songes, quelquefois, ou se réalisent, ou annoncent quelque chose d'analogue à eux ou à nous. Cette nuit, je goûtois,

depuis quelques heures, les douceurs du sommeil ; mais ce sommeil pouvoit-il être bien calme ? Il me sembla voir le Limmat se gonfler à vue d'œil ; les flots se rouler avec force les uns sur les autres, et revenir les uns contre les autres, comme pour se combattre. Bientôt toute la plaine fut couverte d'eau. On voyoit les misérables habitans lever leurs bras au ciel et implorer du secours. De braves gens montèrent dans des nacelles, luttèrent contre les vagues en courroux et les torrens, pour tenter d'aller secourir leurs frères ; mais les nacelles, après s'être élevées avec force, retomboient rapidement et s'engloutissoient dans les eaux écumantes. Dans un instant la plaine liquide fut couverte de noyés, de débris de maisons, de bestiaux ; les berceaux des enfans, plus légers,

suivoient plus aisément les mouvemens de l'onde en furie ; mais une toîture entière entraînée par les flots, un chariot, des portes de granges heurtoient les foibles berceaux, et l'innocente victime qui y dormoit, sans songer au danger, étoit engloutie dans le terrible élément. Tout cela se passoit la nuit, au clair de la lune ; le vent siffloit avec force ; les nuages se précipitoient, les arbres se courboient jusqu'à terre. Les plus vieux étoient déracinés ou brisés en deux ; les avalanches descendoient avec fracas ; le tremble et le peuplier crioient tristement, agités par les vents. Les accens lugubres des mourans retentissoient dans l'air, et se mêloient aux cris de ceux qui étoient témoins de ce spectacle d'horreur, et qui redoutoient d'en être bientôt la victime. Moi, j'étois sur la terrasse

de mon jardin, à Sainte-Sophie, où j'implorois le ciel de toute mon ame. Les eaux du Limmar grossissoient de plus en plus. L'air s'enflamme et rougit tous les objets. Les éclairs, les éclats du tonnerre se succèdent avec rapidité; les échos répètent ses roulemens effrayans. Une grêle d'une grosseur énorme, tombe avec fracas et obscurcit jusqu'à la lueur des éclairs. Une foule d'oiseaux nocturnes, triste présage de malheur et de mort, tournoit dans les airs qui retentissent de leurs cris déchirans. Tout-à-coup je vois le village en feu, le tocsin se fait entendre. Alors le Limmar se gonfle plus que jamais; il atteint la terrasse; je veux fuir; la toîture embrasée tombe à mes pieds: je m'arrête; les eaux me gagnent et m'enlèvent. Alors je jette un cri affreux, et je perds connoissance.

Le cri que j'avois jeté réveilla Hertzberg et sa femme. On fut bientôt dans ma chambre avec des flambeaux : l'obscurité et cette lumière me pénétrèrent de terreur. Ah ! fuyons, dis-je alors, fuyons ! Quoi ! vous ici ? sauvez-moi, sauvez-vous ! Je retombai sur mon lit, sans force et sans connoissance. Peu-à-peu je revins à moi ; j'eus bien de la peine à m'assurer que je n'avois fait qu'un rêve ; je le leur racontai, et Hertzberg prétendit que c'étoit un effet de mon imagination active. Il me fit prendre quelque calmant, fit coucher ma femme-de-chambre dans un fauteuil, près de mon feu, et m'engagea à passer le reste de la nuit plus tranquillement.

Que veut dire cela, Sophie ? je tremble de m'interroger, mais je vois bien que Dieu prépare mon courage,

et que ce songe-là n'est pas envoyé sans dessein.

## LETTRE LXXII.

Du 17 décembre.

JE m'épouvante actuellement de moi-même. Je tremble de céder à un amour forcené : cette idée de voir succomber ma vertu, me donne des crispations et des tremblemens qui t'effraieroient si tu en étois témoin. Il est marié, et je l'aime ! Oui, c'est l'amour le plus pur, le plus tendre, le plus délicat. Mais des idées dangereuses, des desirs excessifs m'assaillissent sans cesse. Je le serre dans mes bras, je pose mes lèvres desséchées sur ses lèvres vermeilles et fraîches. Je baise ses beaux yeux noirs, je le mords, je l'étouffe. O Hertzberg!

ô mon ami! je n'en puis plus, je succombe; ma raison s'égare, ma vertu m'abandonne; tu peux tout, mais respectes ma foiblesse. O mon Dieu! Werthérie vous tend les bras, ne l'abandonnez pas. Si jamais la plus innocente de ses illusions devenoit une réalité, elle seroit trop criminelle. Il m'est impossible de rester davantage dans cette maison. Il faut fuir le danger ou tout perdre. Depuis quelque temps je suis tout-à-fait en délire; c'est la fièvre chaude du sentiment. O Hertzberg! ne m'approches pas; respectes mon innocence et rebutes-moi, si un de mes regards t'en dit trop. Le mieux est de partir, de fuir. Oui, il faut absolument que je parte! mais où fuir! où fuir pour ne pas y retrouver son image! Elle! ou la mort!

# L'AUTEUR,

## A MADAME

## DE POMPERY.

JE suis forcé, Madame, pour vous donner des détails sur la fin tragique de la malheureuse Werthérie, d'interrompre la suite de ses lettres, et de vous raconter succinctement ce que l'on a pu savoir de la femme-de-chambre de cette infortunée, de Sophie, de Hertzberg et de madame Ornesti.

L'amour, ou plutôt le délire de Werthérie, son long séjour chez Hertzberg, qui commençoit à embarrasser sa femme, avoit peu-à-peu mis du froid entre ces deux époux. Madame Hertzberg avoit

proposé à son mari de laisser entrevoir à Werthérie que madame Ornesti devoit souffrir de son absence, mais la proposition étoit trop délicate, et Hertzberg se refusa constamment de toucher cette corde. La mélancolie de la jeune orpheline qui étoit parvenue à son comble, mettoit du triste dans la maison et dans la société de madame Hertzberg; son mari éprouvoit la réaction de cette tristesse, et devenoit nécessairement moins aimable. Sa femme crut voir dans ce changement de caractère, et dans le refus qu'il faisoit d'engager adroitement Werthérie à retourner à Zurich, la preuve d'une passion cachée. Cette découverte la rendit tout-à-fait froide avec cette intéressante personne. Sous prétexte du soin qu'il falloit qu'elle prît de ses enfans, elle resta plus souvent dans

sa chambre. Hertzberg venoit alors dans le salon, et Werthérie, qui ne pouvoit se dissimuler sa gêne avec madame Hertzberg, profitoit de son absence et venoit aussi dans le salon. Ceci n'échappa point à madame Hertzberg, qui dit à son mari, avec un ton d'humeur, que sa conduite avec cette femme faisoit l'histoire de la ville, et qu'il devroit être plus circonspect.

Depuis le rêve affreux qui avoit agité Werthérie, elle étoit persuadée que c'étoit le sinistre présage d'une mort prochaine. Comme sa santé n'étoit point visiblement altérée par ses chagrins, elle pressentit que cette mort devoit être volontaire, et cette idée ne la quitta plus : mais elle voulut, avant de faire ce coup d'éclat, mettre ordre à ses affaires, afin de n'être occupée

que d'elle au moment où elle feroit le sacrifice de sa vie.

On a trouvé, dans ses papiers, un commencement de lettre, qui étoit probablement pour son amie du couvent. Elle cherche à se rassurer sur les craintes de la mort.

« Qu'est-ce que la mort ? Un état de calme comme un long sommeil qui n'est troublé par aucun rêve fâcheux. Quand je sommeille ainsi, je suis heureuse, je suis tranquille ; pourquoi ne pas chercher à prolonger mon bonheur ? Cette action peut-elle être un crime ? Dieu sait mes projets ; si je blesse sa volonté, il peut arrêter mon bras coupable. S'il ne le retient point, c'est qu'il permet mon action, et qu'il m'ouvre son sein paternel. »

La perte de sa tendre mère fut toujours, malgré sa passion violente,

un principe de douleur profonde ; et l'humiliation qu'elle éprouva à Luxeuil, au concert de madame Ornesti, fut toujours présente à sa pensée. Elle avoit l'ame fière, et se crut presque déshonorée d'avoir servi de risée à quelques sots. Depuis ce temps elle ne toucha son piano que par désœuvrement ; son goût, sa passion même pour la musique n'existoit plus. La force morale qui la retenoit à Bâle, où elle sentoit bien qu'elle demeuroit trop long-temps, le froid qu'elle répandoit autour d'elle, le brasier ardent qui la consumoit, ses incertitudes, un espoir frivole sur lequel il ne lui étoit plus possible de compter, la déterminèrent enfin à briser les liens qui la retenoient à la vie.

# LETTRE LXXIII.

Du 20 décembre.

Oui ! je partirai, Sophie ! oui ! je partirai ! il le faut absolument. Je sentois bien qu'il falloit en venir-là, et ta lettre me détermine. Lorsque l'on est ennuyé, on est nécessairement ennuyeux, et je craindrois d'être à charge à madame Ornesti, en retournant auprès d'elle. Je verrai à faire emplette de Sainte-Sophie, si cela est nécessaire ; d'ailleurs, mon bail court encore, et je crois qu'il est inutile de me presser. Je veux bien réfléchir avant d'entreprendre aucun voyage ; car, une fois partie, il ne seroit plus temps de faire des projets.

Assures de mon amitié constante toute la communauté. Dis à la Mère

Supérieure que, depuis long-temps, je suis de son avis, et que le monde n'est pas plus agréable à mes yeux qu'aux siens. Peu de temps après y avoir fait mon entrée, je l'ai jugé; mais un amour-propre déplacé, un orgueil ridicule, m'ont empêchée de lui avouer que je pensois comme elle. J'avois tant combattu ses principes lorsque je vivois parmi vous, que je rougissois de me rétracter. Les momens sont venus où il faut enfin faire une confession générale. A propos, dis à la sœur Mélanie que j'ai eu le malheur de perdre la petite relique qu'elle m'avoit donnée, mais que je n'en ai plus besoin. Adieu, Sophie, que le Dieu de bonté t'accorde le repos de l'ame et te couvre de ses regards célestes! Adieu, Sophie.

Le lendemain matin, Werthérie se rendit

rendit dans le salon pour déjeûner. Elle trouva Hertzberg seul occupé à lire une lettre. — Ah ! c'est vous, lui dit-il, en souriant, lorsqu'elle entra ? Quoi ! déjà levée ?.... Par le froid qu'il fait, les draps sont cependant bien attrayans ; et, d'honneur, je ne les aurois pas abandonnés sitôt, sans cette lettre à laquelle il faut que je réponde. C'est une maudite affaire qui va m'éloigner de vous pendant quelque temps, mais ma femme vous restera. Elle avoit promis à une de ses tantes de profiter du premier moment où je serois forcé de voyager, pour aller passer une quinzaine avec elle ; mais elle lui écrira qu'elle ne peut dans ce moment, afin de ne pas vous quitter. Son attachement pour vous, et la saison, sont des raisons assez puissantes pour lui faire remettre ce voyage à un temps

plus propice. Non, Monsieur, dit Werthérie, en interrompant Hertzberg et en le regardant fixement ; il y a assez long-temps que je gêne la liberté de madame Hertzberg, et depuis plusieurs jours je songeois à retourner à Zurich. Madame Hertzberg ne sera point contrariée dans ses projets ; vous, vous irez où votre présence est nécessaire, et moi ! je partirai. — Pourquoi ? dit Hertzberg ; le temps est froid, ma femme ne sera pas fâchée d'avoir ce prétexte pour rester chez elle ; et moi, je serai peut-être bientôt de retour. Vous resterez, n'est-il pas vrai ? — Pendant ce discours de Hertzberg, Werthérie étoit accoudée sur la cheminée, de l'air le plus morne ; elle ne répondit rien. Hertzberg vint à elle et lui dit encore : vous resterez, n'est-il pas vrai ? — Non, dit-elle, en jetant ses

mains sur ses yeux pour cacher ses larmes ; je partirai. Je vois, plus que jamais, que j'ai été indiscrette en restant si long-temps ici, et qu'il faut absolument que je m'éloigne. Peut-être, Hertzberg, ne nous reverrons-nous plus ! — Que voulez-vous dire, Werthérie ? pourquoi ne nous reverrions-nous plus ? J'espère bien qu'au printemps prochain nous irons, ma femme et moi, vous voir à Sainte-Sophie, et que nous renouvellerons nos petits concerts, nos promenades de l'après-souper. J'espère aussi que Werthérie sera bien gaie alors, et qu'elle aura chassé cette vilaine mélancolie qui fait tort à sa santé, et de la peine à tous ceux qui s'intéressent à elle, c'est-à-dire, à tous ceux qui la connoissent. — Bien gaie alors, dit Werthérie en fronçant le sourcil et en reculant d'effroi. Non,

je crois que je ne serai pas gaie alors. — Pourquoi donc cet air farouche et sombre qui vous saisit ? Ah ! Werthérie, vous êtes bien changée ; cet enjoûment qui vous caractérisoit autrefois, est tout-à-fait anéanti ; les arts, les talens pour lesquels vous vous enflammiez, ne produisent plus aucun effet sur vous ; d'où cela vient-il ? quelle est donc la cause de cette tristesse affreuse ? — Vous me le demandez ! dit Werthérie avec colère, et saisissant la main de Hertzberg avec force. Vous me le demandez ! homme cruel ! Voilà le coup le plus terrible pour la malheureuse Werthérie. Votre cœur est donc de bronze ? — Non, non, aimable femme, il ne l'est pas ; il est peut-être aussi sensible que le vôtre, mais faut-il vous le dire ? il n'étoit plus à moi lorsque je vous connus. Je

combattis un sentiment que vous fites naître par toutes les rares qualités qui vous distinguent. Il ne m'appartient pas, Werthérie, de vous dire si j'ai réussi ou non; mais soyez assurée que j'ai pour vous l'estime la plus vraie et l'amitié la plus tendre. Nous vous avons donné, ma femme et moi, le modèle d'un ménage heureux. Il faut, à votre tour, faire choix d'un homme aimable, devenir sa digne épouse, et avoir de jolis enfans, à qui vous communiquerez vos talens, vos principes et vos vertus. — Moi! des enfans qui me ressemblent! Que Dieu retire sa malédiction de dessus de pareils infortunés. Je ne veux pas assez de mal à l'innocent pour lui souhaiter d'avoir le cœur de Werthérie. — Mais, soyez donc plus tranquille, aimable amie, reprit Hertzberg. Vous voyez tout en noir

actuellement. Votre guérison dépendroit de vous, si vous le vouliez, mais vous ne le voulez pas. — Ah! Hertzberg, je vous jure que si; et vous verrez : oui, je guérirai, il le faut bien; je ne puis rester plus long-temps dans cet état d'angoisses et de douleur : oui, je serai tranquille. — Allons, bon comme cela, dit Hertzberg, et tout ira bien.

Sa femme entra. Elle et Werthérie se saluèrent froidement. Madame Hertzberg demanda à son mari s'il avoit songé à la lettre dont il lui avoit parlé, et s'il y avoit répondu? — Oui..... j'y ai..... songé, dit-il; mais..... je n'ai pu encore..... — Oh! je vois bien que vous êtes très-occupé. — Hertzberg rougit, et Werthérie piquée au vif, sortit et monta dans sa chambre. Madame Hertzberg se fit servir à déjeûner,

et ne fit point avertir Werthérie. Lui, monta pour répondre à la lettre.

La jeune personne fit dire, par sa femme-de-chambre, qu'elle étoit indisposée; qu'elle avoit peu dormi la nuit dernière, et que, voulant prendre quelque repos, elle prioit qu'on lui envoyât à manger, afin qu'à son réveil elle pût dîner, son intention n'étant pas de descendre de la journée. On l'entendit soupirer, se plaindre, et jeter ses bras avec force sur une petite table qui étoit auprès du feu. Sa femme-de-chambre rentra avec quelques viandes froides et des fruits. Werthérie lui ordonna de fermer la porte, de prendre la clef, et de n'entrer qu'à l'heure du souper; de dire, sur-tout, qu'elle avoit instamment prié qu'on ne vînt pas troubler son repos. Elle resta dans un fauteuil au coin du feu et ne mangea

pas. Elle entendit, vers deux heures, monter doucement. On l'appella à voix basse. Elle ne distingua pas la voix, et ne répondit point. Quelque temps après, elle prit son écritoire et écrivit, auprès du feu, la lettre suivante que l'on trouva cachetée, dans sa poche, le jour de sa mort, et qui fut envoyée à Hertzberg, à qui elle étoit adressée.

« Mon parti est tout-à-fait pris, Hertzberg, je quitte la vie qui, depuis trop long-temps, m'accable de son poids énorme. Bientôt cousue dans le drap mortuaire, mon corps descendra dans la fosse; mes yeux, qui ont si souvent joui en voyant les traits si doux de ta figure, vont se fermer pour jamais. Cette bouche qui prononça tant de fois ton nom chéri, va devenir livide comme le reste de mon corps. Tout est destiné à éprouver une métamorphose

eruelle. Les myrthes de l'amour sont devenus des cyprès, ses délices des tourmens insupportables, et l'espérance, une sombre terreur. Cette journée est la plus heureuse de ma vie : elle m'éclaire. Je suis frappée d'une lumière soudaine qui me montre le sentier qui conduit au trépas. Ce sentier-là n'est point du tout affreux. Il est court, et lorsqu'on en a franchi l'espace, on est heureux. Oui, Hertzberg, je mourrai ; je t'ai promis d'être tranquille, il faut bien tenir sa parole. Tôt ou tard je troublerois la bonne union qui a toujours existé entre vous deux, et il vaut mieux mourir. J'ai pensé à cela depuis le matin, bien mûrement, avec bien du calme ; et ce soir, je suis tout-à-fait décidée. Dans l'instant où je me suis dit : je mourrai ! la nature en deuil sembloit participer à mes projets : la

pluie, fouettée avec force contre mes fenêtres, glissoit en ondulant sur les carreaux; le vent agitoit toute la maison; on entendoit un bruit sourd semblable à celui qui retentit dans les cavernes profondes. Je me précipitai à genoux; j'implorai la lumière céleste pour me guider dans ce moment de crise et de terreur : la pluie redoubla; le bruit sourd augmenta et résonna dans mon cœur comme une voix sépulchrale; les vents sifflèrent avec plus de violence. Il me sembla que tout alloit rentrer dans le chaos; mais un regard du Dieu de miséricorde tomba sur mon cœur: il devint calme, je soupirai avec aisance; le sourire se posa sur mes lèvres, et en éloigna la pâleur mortelle: et mes yeux languissans s'animèrent encore une fois. Je remerciai le Seigneur de n'avoir pas abandonné la malheureuse

Werthérie, et actuellement je suis plus tranquille.

» Si le hasard ou une autre raison moins vague conduit tes pas vers le bel hermitage, montes à la grotte où je te vis pour la première fois, songes à moi, songes à la pauvre Werthérie, et demandes à Dieu que mon ame soit heureuse dans le nouveau séjour qu'elle habite. Verses une larme de regret sur la place où j'étois assise à tes côtés, et, s'il est possible, obtiens la permission d'y planter un cyprès. Tu y graveras le nom de celle qui t'aima et que son amour conduisit au tombeau. Mes larmes inondent mon papier, il faut finir; mais de grace, Hertzberg, n'oublies jamais Werthérie, elle t'en prie les mains jointes, cela lui porteroit malheur dans l'autre monde. Elle te recommande aussi de ne jamais oublier

ta femme, ta digne épouse. Aimes-la toujours, Hertzberg, aimes-la, c'est Werthérie qui t'en conjure. »

---

Vers cinq heures elle sonna sa femme-de-chambre et lui ordonna de préparer ses malles, parce qu'elle partiroit bientôt pour retourner à Zurich. Elle lui recommanda, sur-tout, de n'en rien dire aux domestiques, et d'agir avec prudence; afin que l'on ne s'apperçût de rien. Elle lui donna vingt rixdales qu'elle lui ordonna de porter au directeur de l'hôpital des fous, pour procurer quelques douceurs à l'infortunée désignée sous le nom de la malheureuse Didon. Elle se ravisa ensuite, et fut elle-même à l'hôpital. Elle trouva la jeune femme à la même place où elle l'avoit déjà vue. — Elle reconnut Werthérie. Je

gage,

gage, lui dit-elle, que vous avez rencontré un doux agneau qui s'est changé en lion, et qu'il a voulu vous dévorer ? Je vous l'avois bien dit, il faut s'en méfier. Si vous m'aviez écoutée, vous seriez actuellement à Tyr ; mais les accidens des autres ne nous frappent pas comme les nôtres, n'est-ce pas ? Je suis bien sûre qu'actuellement vous vous méfierez des doux agneaux. Werthérie versa de nouvelles larmes sur le sort de l'infortunée, et recommanda que l'on eût pour elle tous les soins et tous les égards. Elle donna les vingt rixdales au directeur, et lui dit que tous les ans il auroit la même somme. Elle rentra chez Hertzberg, remonta dans sa chambre, prépara ses bonnets, ses robes, son linge. Elle rassembla sa musique éparse, et ordonna à sa femme-de-chambre de ranger les malles, et

de fermer les verroux, ensuite elle écrivit ce peu de mots dans sa lettre à Hertzberg.

« Tu ne crois pas que je partirai sitôt, et pour toujours ! Bientôt tu ne verras plus la malheureuse Werthérie. Elle rentrera dans le néant. Si tu songes à elle, ses traits voltigeront devant ton imagination comme ces vapeurs légères qui s'élèvent sur les eaux lorsque l'aurore se lève. Je suis bien heureuse actuellement, sois heureux aussi. »

Elle fit dire à Hertzberg qu'elle ne souperoit pas, et qu'elle alloit se coucher. Une amie de madame Hertzberg, la voyant libre, l'emmena souper chez elle, et son mari resta pour arranger quelques papiers nécessaires à son voyage.

La femme-de-chambre de Werthérie vint lui dire que M. Hertzberg étoit

seul dans le salon où il travailloit, et que sa femme étoit allée souper en ville. Werthérie n'étoit point encore déshabillée. Elle se leva de dessus son fauteuil; son cœur palpita, elle pencha nonchalamment sa tête sur son épaule en fixant le plafond et en croisant ses bras d'albâtre. Elle resta cinq minutes dans cette attitude, et puis voulut se rasseoir. Cependant elle resta debout, se promena quelque temps dans sa chambre, et enfin descendit au salon après avoir recommandé à sa femme-de-chambre de prendre garde qu'on ne lui vît faire ses malles.

Hertzberg, au coin de la cheminée du salon, rêvoit à la cruelle position de la jeune orpheline, à la sienne, à celle de sa femme. L'amour de Werthérie le flattoit, mais pourtant lui faisoit bien de la peine. Il songeoit

que s'il n'avoit point fait son voyage près d'Arlesheim, pour lequel il sentoit de la répugnance alors, tout cela ne seroit pas arrivé. Mais, hélas! peut-on prévoir, se disoit-il, la marche des événemens? Un effet en produit un autre, cet autre, un suivant, et ainsi de suite. Quel est celui qui, étant la cause de ce premier effet, pourra prévoir le dernier? On ne peut donc interrompre le cours de sa destinée; et si l'on hésite entre deux actions, même les plus innocentes, celle dont on fait choix est nécessairement celle qui nous est destinée, et qui souvent nous conduit au plus triste dénouement. Tout en réfléchissant sur les événemens fâcheux dont il étoit la victime, il gémissoit sur le sort de sa jeune amie, et étoit bien aise d'être seul pour y rêver. Il savoit que sa femme n'étoit

pas jalouse, mais il voyoit son inquiétude depuis quelque temps. Il n'étoit pas fâché que Werthérie fût couchée pour n'être pas seul avec elle pendant l'absence de sa femme. Lorsqu'il la vit entrer dans le salon, il pâlit et ne put retenir un tremblement universel. Quoi ! Werthérie, vous n'êtes pas couchée ? Tant mieux ! c'est une preuve que vous êtes plus tranquille. Votre absence, depuis ce matin, nous a inquiétés. J'ai envoyé, vers deux heures, savoir de vos nouvelles. On m'a dit que vous reposiez. — Oui, j'ai un peu sommeillé et je suis mieux. On m'a dit que vous étiez seul, et je suis venue causer un moment avec vous. Voulez-vous jouer un adagio d'Hayden, pour vous prouver que j'aime encore la musique, et qu'une harmonie savante parle toujours à mon cœur ? — Ils

jouèrent quelques morceaux, après lesquels Werthérie demanda à Hertzberg s'il vouloit lui lire quelques fragmens d'Young. Ils s'assirent auprès du feu, et Hertzberg lut au hasard. Il tomba sur la cinquième nuit. — Oh ! cela est trop triste, dit-il. — Non, reprit Werthérie, je veux entendre cela. — Après avoir lu quelque temps, il parvint à cet endroit :

« Et pourquoi frémir à la pensée de la mort ? ce passage n'est pas si terrible que nous l'imaginons. Ingénieux à nous créer des alarmes, nous nous tourmentons de nos chimères ; nous formons un fantôme, nous lui donnons des traits menaçans, et bientôt oubliant qu'il est notre ouvrage, notre peur l'anime, nous frissonnons à ses pieds, et nous ne pouvons plus lever les yeux sur lui sans pâlir de terreur. »

« L'image infidelle que nous formons d'après nos conjectures, n'a presque aucune ressemblance avec l'original. Et quel peintre a pu saisir les véritables traits de la mort ? Ce tyran ne se repose jamais un instant. La crainte agite le pinceau dans nos mains tremblantes. L'imagination exagère ; l'ignorance charge le portrait de ses ombres, et la raison s'en épouvante. »

Ces paroles frappèrent d'étonnement l'infortunée Werthérie. Il a bien raison, celui qui dit cela, s'écria-t-elle. On s'effraie en vain, et la mort n'est pas si terrible qu'on le pense. — Ne parlons pas de cela, dit Hertzberg, nous avons le temps d'y songer. Dans vingt ou trente ans d'ici, nous commencerons seulement à penser qu'il faut y réfléchir. — Pourquoi cela ? Moi, je dis qu'il faut se familiariser avec l'idée

de la mort, afin de n'être pas trop effrayé à son approche. Celui qui prévoit le danger est moins frappé de terreur que celui qui n'y songe pas. Qui nous dit que la mort est loin de nous? Elle plane peut-être actuellement sur nos têtes, et délibère si elle ne nous frappera pas de sa faulx tranchante.

Ce que disoit-là Werthérie avec plus de véhémence que de coutume, ouvrit les yeux à Hertzberg. Le malheur qu'elle préparoit vint s'offrir à son imagination. Il la regarda avec terreur; mais craignant de lui faire entrevoir qu'il eût l'idée d'un pareil projet, il lui prit les mains en souriant. — Quoi! vous? une jeune et jolie physionomie comme celle-là, être l'apôtre de cette horrible déesse? Votre bouche gracieuse n'est faite que pour parler des charmes de la vie et du bonheur qu'il y a d'être

au monde lorsque l'on vous connoît. Il lui baisa les mains avec feu, et la regarda avec attendrissement. Alors Werthérie, à qui l'idée d'une mort prochaine donnoit la certitude d'être séparée de lui pour toujours, le saisit dans ses bras, le serra avec force contre son cœur, et pencha sa tête contre sa poitrine, qu'elle inonda de ses pleurs. Elle crut entendre dans le lointain, une voiture, et dans la crainte que ce ne fût madame Hertzberg, elle échappa précipitamment son mari, prit une bougie, et remonta sur-le-champ dans sa chambre.

Ses malles étant faites, elle envoya préparer une chaise et des chevaux; donna ordre qu'on l'attendît, parce qu'elle iroit prendre sa voiture à la poste, et recommanda qu'elle fût prête le plutôt possible. Au bout d'un quart-d'heure,

sa femme-de-chambre étant venue l'avertir, elle fit prendre son sac de nuit, descendit sans bruit; dit à un des domestiques de la maison, qu'elle partoit sans rien dire, parce qu'elle n'aimoit pas de faire des adieux; le pria de lui envoyer ses malles à Zurich, et surtout de la rappeller au souvenir de M. et de madame Hertzberg. Lorsqu'elle fut dans la rue, elle se tourna vers la maison, joignit les mains, et prononça, d'une voix étouffée: adieu! adieu pour toujours!

Elle monta dans sa voiture avec sa femme-de-chambre, et partit. Il faisoit un froid noir et il tomboit du verglas. Elle s'arrêta en route pour coucher; elle dit à sa femme-de-chambre de se mettre au lit et d'être tranquille. Elle alla, malgré le froid et l'obscurité, à travers les champs. Elle rencontra

un ruisseau assez profond, qu'elle ne vit point. Elle tomba au bord, mais des saules la sauvèrent. Elle revint à l'auberge, toute mouillée, et ayant perdu ses chaussures. Elle se déshabilla et se mit au lit. A la pointe du jour elle se leva, se fit faire à déjeûner. Pendant qu'on le lui préparoit, elle ajouta ce qui suit à la lettre qu'elle avoit commencée pour Hertzberg.

---

« Il est donc vrai que je ne te verrai plus ! voici les derniers mots que tracent ma tremblante main, et ces mots-là sont pour toi. Je te quitte, mais je crois, j'espère que ce n'est pas pour toujours. Moi ! rien ? oui, cette enveloppe mondaine, c'est de la poussière, une vile terre ; mais mon ame de feu, cet éclair des cieux, ce sentiment divin

qui m'attache à toi, c'est quelque chose, c'est le sceau de la Divinité. Là-haut, je te reverrai sans crime, mais ici je ne le peux. Ton repos m'est précieux, je le troublerois. Tu gémiras, mais la douleur n'est pas éternelle. Couchée-là bientôt, sans mouvement, comme l'humble berger et comme le potentat puissant, un cercueil sera ma demeure; et puis la terre, et puis les vers..... Ah! ils respecteront ce cœur qui brûla pour toi, et sur lequel ton nom chéri est gravé en traits ineffaçables. J'ai idée qu'un cœur sensible et vertueux n'est jamais la pâture des vers..... Ce seroit dommage! cela me console.

J'ai bien demandé pardon à Dieu de t'avoir serré si fort contre mon cœur. J'ai mis ta vertu à l'épreuve; et si elle avoit succombé, c'est moi qui aurois été doublement criminelle. J'aurois fait

naître

naître les remords dans ce cœur pur, digne compagnon de ta belle ame ; et les remords sont, je crois, une chose terrible. A quoi t'ai-je exposé !

Avec quelles délices je vais revoir ces beaux dessins que tu m'envoyas le jour de ma fête. Combien de fois n'ai-je pas collé mes lèvres brûlantes sur celui où tu es représenté ! Combien de fois ne me suis-je pas levée avant le jour pour ne pas perdre un moment du plaisir de le voir. Il y a une place où la glace doit être usée.

Dis à ta digne épouse que je me punis d'avoir troublé son repos et la paix de son ménage ; dis-lui que je lui demande sa bénédiction. L'instant s'approche : nous nous reverrons tous ; ta femme, ma mère, toi, Augustine. Nous serons tous heureux. Ma mère m'attend : moi, je vous attendrai

tous avec bien de l'impatience ; ne tardez pas ».

---

Il étoit neuf heures. Werthérie remonta en voiture et partit pour Zurich, où elle arriva de bonne heure. Elle se reposa tout le jour, et ne fit dire à personne qu'elle étoit de retour ; ce n'étoit pas le moment de recevoir des visites. Elle se coucha et dormit peu. Le lendemain, de bonne heure, elle prit une grande feuille de papier pour écrire à madame Ornesti, qui étoit à sa campagne. Elle la remercia tendrement des bontés qu'elle avoit toujours eu pour elle, la pria de lui pardonner la peine qu'elle alloit lui faire en se délivrant du fardeau de la vie. Elle lui donna les raisons pour lesquelles elle ne pouvoit se dispenser d'en venir à

cette extrémité, et l'engagea sur-tout à remplir ses dernières volontés, qui étoient de disposer de tout son bien en faveur de sa filleule Augustine, fille de M. et de madame Hertzberg, après avoir fixé vingt rixdales par an à une infortunée qui étoit à l'hôpital des fous, à Bâle, et que l'on désignoit sous le nom de la malheureuse Didon ; six cents livres de pension à sa femme-de-chambre, et moitié pour les pauvres du hameau de Sainte-Sophie. Elle demandoit aussi à madame Ornesti, sa bénédiction, et la remercioit, de nouveau, de toutes ses bontés.

Il lui vint ensuite dans l'idée d'envoyer un messager à Bâle, pour y porter une lettre à madame Hertzberg. Elle fit appeller un courier à la poste, lui dit de prendre un cheval, et d'aller promptement, afin de lui rapporter la

réponse le lendemain. Elle écrivit ce peu de mots à madame Hertzberg.

« Je vous ai quittée, Madame, sans vous faire d'adieux, parce que cela fait trop de mal. Ma reconnoissance égale les bontés que vous m'avez témoignées pendant ma longue séance chez vous, et c'est la mettre au plus haut degré. De grace, Madame, rendez-moi un nouveau service : depuis long-temps j'ai des insomnies fréquentes ; faites-moi, je vous prie, préparer une douzaine de prises d'opium. On n'a point voulu m'en donner ici, je ne sais pourquoi. On a répondu à ma femme-de-chambre qu'on ne donnoit pas de cela aux jeunes demoiselles. Si vous vous intéressez à mon repos, Madame, renvoyez-moi par mon commissionnaire, ces douces prises d'opium, qui m'aideront à fermer les yeux. N'en

# WERTHERIE

*Tom. 2* *Page 160*

dites rien à M. Hertzberg, il me croiroit bien malade, et ce n'est rien. Mes malles ne me pressent pas ; si elles ne sont pas encore parties, je vous prie de les garder jusqu'à nouvel ordre ».

Quelque temps après le départ du courier, on sonna. — N'ouvrez pas, dit Werthérie à sa femme-de-chambre ; je ne veux voir personne.

..... — Comment donc faire, mamezelle ? C'est cependant ici, je m'en souviens bien. J'étois tout petit alors. Il y a long-temps. — Il faut pourtant que je voie la Dame, maman me l'a bien recommandé avant de partir.... — Je suis bien fâchée, mon bon ami, mais ma maîtresse n'y est pas ; il faudra revenir une autrefois. — Mais quand ?... et puis elle n'y sera peut-être pas encore, et maman me gronderoit si elle savoit que la Dame est revenue, et que je ne

l'ai pas vue. Si vous voulez, j'attendrai que la Dame soit rentrée ?.... — Restez-là un moment, mon petit, je vais voir si ma maîtresse.....

La femme-de-chambre remonta, et dit à Werthérie qu'un joli enfant qui étoit en bas, demandoit absolument à lui parler. — Un enfant ! ah ! voyons ; cet âge-là m'intéresse toujours. — L'enfant monta, portant une petite balle qu'il déposa près de la porte. Il ôta son chapeau et laissa voir une belle chevelure brune, coupée à la Jockei, qui accompagnoit une figure extrêmement intéressante. Il fit une révérence à Werthérie ; et lui dit, d'une voix douce et tendre : pardonnez-moi, Madame, de vous déranger, mais je viens vous dire que vous avez fait la fortune à maman, et que sa reconnoissance est bien grande. — La fortune

de votre maman, mon bon ami? Hélas! ce n'est pas moi, vous vous trompez : je n'ai pas le bonheur d'être à même de pouvoir faire la fortune à qui que ce soit. — Oh! sifait, Madame; il y a bien long-temps, bien long-temps, car je n'avois guères que six ans, et j'en aurai bientôt huit. J'étois tout petit. Maman étoit bien malade dans son lit; mon papa l'avoit abandonnée. Elle pleuroit toujours, et pendant ce temps-là, j'allois dans les rues pour avoir un peu de pain à maman. J'avois demandé à un monsieur qui étoit bien riche; je lui avois dit que maman étoit malade, et qu'elle n'avoit pas de quoi avoir un peu de bouillon : il m'a répondu qu'elle étoit une fainéante, et moi un petit drôle de faire un vilain métier comme çà. Je me suis mis à pleurer, et je suis revenu auprès de

maman, qui étoit toute pâle. Elle m'a dit d'aller encore dans la ville, et que le bon Dieu auroit soin de nous. Elle m'a donné une image qu'elle m'a dit de ne pas perdre; ( Werthérie fit un mouvement de surprise ); tenez, Madame, la voilà. Je la garderai toujours, car depuis que maman me l'a donnée, nous n'avons plus été si à plaindre, au contraire. Enfin, Madame, j'ai demandé l'aumône auprès de la fenêtre de cette maison, qui donne sur la rue : on ne m'a pas répondu; j'avois pourtant bien entendu remuer. J'ai pris deux petites épingles que j'avois sur ma manche, j'ai sorti l'image de ma poche, et je l'ai attachée après le mur. J'ai prié le bon Dieu pour ma bonne maman, et tout de suite il m'a envoyé une pièce d'argent après un fil. J'ai bien remercié le bon Dieu, j'ai repris mon

image, et j'ai couru auprès de maman. Elle m'a dit que c'étoit la providence qui lui envoyoit çà, mais qu'elle s'étoit servi d'une bonne ame pour cette charité ; et elle a bien promis qu'aussi-tôt qu'elle pourroit sortir, nous irions la remercier. Elle m'a demandé si je me souviendrois de la maison. Je lui ai bien assuré que oui. Maman m'a dit tout de suite d'aller chercher la voisine. Elle est venue tout courant avec un peu de nourriture qu'elle avoit épargnée pour nous. Maman lui a raconté comment je lui avois rapporté une pièce d'argent, et la voisine a tout de suite dit qu'il falloit avoir du bouillon, et puis acheter des petits almanachs pour moi vendre dans la ville. J'ai dit que je voulois bien, et que je serois bien content de pouvoir aider ma bonne maman. Elle s'est mise à pleurer, et

moi avec ; elle m'a embrassé bien fort, et la voisine a pleuré aussi. Enfin, nous pleurions tous les trois comme si nous étions bien tristes.

La voisine m'a arrangé une petite boîte avec une lisière pour mettre à mon cou. Elle m'a été acheter des almanachs, des bagues et des lacets pour la pièce d'argent. J'ai été par la ville, et l'on m'a dit que j'étois bien sage de travailler. On m'a acheté mes petites marchandises, et quand je disois un sou, on m'en donnoit deux. Au bout de quelque temps nous avions une petite bourse, et la voisine m'a racheté des almanachs, des aiguilles, des petits couteaux et des rubans. Je les ai encore vendus plus qu'ils ne valoient, parce qu'on me les payoit plus que je n'en demandois ; car maman m'avoit bien recommandé de vendre à juste prix.

Enfin, Madame, depuis que j'ai commencé mon petit commerce, nous avons été si heureux, que nous avons à présent un fonds de boutique tout gentil. Maman va vendre dans les villages, et moi je reste à la ville chez la voisine. Quoique mon papa ne soit pas revenu, maman lui envoie de temps en temps quelques petites sommes. Il ne l'a pas encore remerciée, mais c'est égal, elle lui envoie toujours.

La première fois que maman a pu sortir, elle s'est arrangée comme il faut, et moi aussi, et elle m'a dit comme çà de l'amener ici. Nous y sommes venus tout joyeux ; mais mon Dieu, nous avons été bien chagrins quand on nous a dit que vous n'y étiez pas et que vous demeuriez en campagne. Nous sommes venus plusieurs fois, et toujours les volets fermés. Il y a bien deux mois

que les voisins m'ont dit que vous viendriez peut-être bientôt : il y en a un qui m'a dit comme çà que c'étoit vous, car il vous avoit vu par la fenêtre avec un fil. Maman est au village depuis dimanche au matin. Elle m'a mis un petit paquet dans ma balle, en me disant : n'oublies pas çà pour la Dame. Comme je viens dans la rue quelquefois, hier au soir j'ai vu les volets ouverts. J'ai été vîte chez la voisine dire que la Dame étoit revenue. Elle m'a dit qu'il étoit trop tard, et que j'étois mal peigné. Aujourd'hui elle m'a arrangé comme y faut, et me voilà. Je vous demande bien pardon, Madame, mais maman m'a bien recommandé de vous bien remercier de la pièce d'argent que vous m'avez donné, car elle dit toujours que c'est le bon Dieu qui nous a envoyé çà par un

ange,

ange, et que c'est vous qui êtes l'ange. Voilà un petit paquet qu'elle vous destine depuis long-temps, et puis elle m'a bien dit qu'il falloit vous offrir tout ce que vous voudriez dans ma balle. Voilà des rubans, des ciseaux, des souvenirs, choisissez, Madame, c'est à vous tout çà..... car c'est de vous que tout çà vient.

Werthérie, qui, plus d'une fois, avoit détourné la vue pour cacher ses larmes, les sentant venir avec abondance, ne fit plus de difficulté de les laisser paroître. Elle prit l'enfant dans ses bras et le couvrit de ses baisers. Oui! c'est moi, lui dit-elle en sanglotant; oui, mon ami, c'est moi qui ai contribué à ta petite fortune. J'en suis ravie puisque tu es si sage, et ta mère si vertueuse. Que le bonheur vous suive sans cesse, c'est mon vœu le

plus sincère. Pauvre petit ! ajouta-t-elle à demi-voix, il est donc vrai que parmi les maux qui nous accablent, il est encore quelques momens de bonheur ; au travers des ronces qui couvrent le sentier de la vie, on trouve donc quelques roses champêtres qui nous consolent par fois des difficultés de la route.....

Elle reçut le petit paquet des mains de l'enfant. C'étoit un porte-feuille. D'un côté l'on voyoit peint, avec beaucoup de vérité, le moment où Werthérie avoit fait glisser une pièce d'argent dans la rue ; et de l'autre on lisoit : *Heureuse cent fois, celle qui réunit la délicatesse à la générosité pour faire le bonheur de ses semblables.* Elle lut cela, jeta les yeux au ciel, et fit un profond soupir. Elle voulut donner sa bourse à l'enfant : il la refusa constamment, et ne parut

même être entièrement satisfait que lorsque la femme-de-chambre eut accepté quelques pièces de sa balle. Il promit à Werthérie qu'il reviendroit bientôt avec sa mère ; et après avoir arrangé sa petite boutique, et remis sa balle à son cou, il sortit en comblant de bénédictions son aimable bienfaitrice.

## LETTRE LXXIV.

Du 13 décembre.

AVANT peu, ma Sophie, tu apprendras des choses bien funestes !.... Je sens combien je vais t'affliger. Je ne me dissimule même pas que je vais te porter un coup mortel ; mais il faut tenir à ses résolutions lorsqu'elles ont été prises avec fermeté, lorsqu'elles

sont le seul parti qui reste à une malheureuse !

Reçois ce portrait des mains de l'amitié. Presses-le souvent contre ton sein. N'oublies jamais celle qui t'aima constamment depuis son enfance. Pardonnes-lui d'avoir partagé son cœur ; elle en est assez punie !

---

Le départ précipité de Werthérie avoit singulièrement affecté Hertzberg. Des idées fâcheuses se présentoient à son imagination. Le souvenir de sa dernière conversation avec elle, faisoit battre son cœur et enflammoit son sang. Lorsqu'il songeoit qu'elle avoit été collée contre sa poitrine, et qu'elle l'avoit serré dans ses bras, il frissonnoit de plaisir et de crainte.

Cependant cette fuite inattendue

donnoit beaucoup à penser à sa femme, qui avoit su, par un valet flatteur, que Werthérie avoit passé la soirée avec son époux. Elle étoit bien persuadée que la jeune personne avoit adroitement fait dire qu'elle ne descendroit pas, afin de lui laisser la liberté de souper dehors si elle y étoit invitée; et que la chose ayant tourné comme elle le desiroit, elle en avoit profité. Madame Hertzberg n'avoit osé parler de ce tête-à-tête à son mari; mais elle ne négligeoit aucune occasion de le persiffler sur sa tendre amitié pour Werthérie. Elle croyoit être bien sûre que son mari avoit été d'accord avec elle cette soirée-là, et qu'il n'avoit feint de vouloir ranger des papiers, que pour rester seuls ensemble.

Toutes ces idées mettoient nécessairement du froid entre les deux époux,

et ils en étoient-là lorsque le messager de Werthérie arriva. Madame Hertzberg, après avoir lu sa lettre, la jeta au feu, et dit à son mari : mademoiselle Werthérie vous dit bien des choses ; elle n'a pas voulu me faire d'adieux, à moi personnellement (elle appuya beaucoup sur ce mot), parce qu'elle prétend que cela fait trop de mal. Elle me demande quelques effets qu'elle a oubliés ici, outre ses malles, qu'elle me prie de garder encore quelque temps.

Madame Hertzberg sortit, et fut elle-même chez son apothicaire, où elle fit préparer les douze prises d'opium, qu'elle lui dit être pour une de ses amies à la campagne. Après les avoir enveloppées et cachetées, elle fit monter le messager, et lui donna effectivement quelques effets que Werthérie avoit

oubliés, et le paquet cacheté. — Rappellez-nous à son souvenir, dit Hertzberg au messager, et grondez-la sur-tout de nous avoir ainsi abandonnés, sans nous dire adieu. — Dites-lui aussi mille choses honnêtes, je vous prie, ajouta sa femme, d'un ton presque froid.

Lorsque le messager arriva, Werthérie lui fit raconter, avec le plus grand soin, les détails de son entrevue avec ses aimables hôtes. Elle répétoit chaque phrase, chaque mot; elle étoit véritablement l'écho de ce que disoit son envoyé. — J'ai trouvé M. et madame Hertzberg ensemble. — Vous les avez trouvés ensemble? — Oui, Mademoiselle. Lorsque je leur ai dit que je venois de votre part, ils m'ont sur-le-champ demandé de vos nouvelles. — De mes nouvelles? — Madame a lu votre lettre. — Elle a lu ma lettre?

— Oui, Mademoiselle ; et puis elle est sortie pour faire vos commissions. — Elle a donc fait mes commissions ? — Voici, Mademoiselle, ce qu'elle m'a remis pour vous. En partant, M. Hertzberg m'a recommandé de le rappeller à votre souvenir. — A mon souvenir ?... — et de vous dire qu'il est bien fâché que vous soyez partie sans dire Adieu. — ....! ....! — Madame Hertzberg vous fait ausi ses complimens, et les domestiques vous présentent, tous, leurs respects.

Werthérie renvoya le messager, et dit à sa femme-de-chambre de sortir. Alors, elle saisit avec transport le paquet qu'on venoit de lui remettre, le serra contre son cœur, et resta dans cette situation pendant quelques instans. Elle se mit ensuite à écrire :

« Quoi ! tes mains, ces mains si

chères que j'ai eu tant de plaisir à presser n'ont pas touché ces paquets qui doivent terminer mes tristes jours ? Je l'espérois ! Ce poison eût été alors pour mes plaies, le baume le plus doux. Mais tu t'es souvenu de Werthérie, et ta femme a bien voulu aussi ne pas l'oublier. C'est assez, je suis heureuse ! »

Sur le soir elle donna de l'argent à sa femme-de-chambre pour faire quelques aumônes dans la ville. Elle brûla beaucoup de papiers. Elle fut après dans le jardin, s'accouda sur la terrasse et y resta environ un quart-d'heure ; ensuite elle rentra et se mit à écrire.

« Pardonnez-moi, Madame, j'ai troublé la bonne union qui avoit toujours été entre vous deux. Je vais m'en punir ; car je suis bien coupable, mais je jure devant Dieu qui va me recevoir

dans son sein paternel, que jamais votre digne époux ne prononça pour moi le nom d'amour. Soyez toujours heureux; adieu. Gardez mes malles ; c'est pour Augustine. J'ai encore songé à elle d'une autre manière. Adieu, ma mort va vous rendre le repos. Je prie le ciel de vous regarder toujours d'un œil de bonté. »

Elle se coucha. Le lendemain matin elle dit à sa femme-de-chambre de préparer ses affaires de nuit, parce qu'elle iroit coucher à Sainte-Sophie. Pendant ce temps-là elle ouvrit le paquet d'opium, et rassembla les douze petits paquets en un seul morceau, qu'elle enveloppa et qu'elle mit dans sa poche. Elle fit griller quelques tranches de pain, sur lesquelles elle étendit du beurre. Elle trempa ces tranches dans du thé au lait qu'elle s'étoit fait

faire, et déjeûna assez tranquillement. Ensuite elle enleva le cadre où Hertzberg étoit représenté, et le donna à sa femme-de-chambre ; lui recommanda de bien fermer toutes les portes, et de la suivre à Sainte-Sophie. Elle partit seule en avant, et arriva la première. En attendant sa femme-de-chambre, elle alla dans le hameau voir les paysans. Elle distribua beaucoup d'argent aux pauvres qu'elle trouva infirmes, malades, sans bois ou sans vêtemens ; ensuite elle retourna chez elle. On lui avoit allumé du feu.

Elle dîna légèrement. Après le dîner, elle écrivit encore :

« Je suis plus tranquille que je n'ai jamais été : les noirs fantômes ne voltigent plus devant mes yeux. L'espérance luit enfin à ma vue inquiète, et l'instant de ma destruction me fait

sourire agréablement. Je vais faire un éternel adieu à tous les endroits où nous avons été ensemble : à cette chambre, à mon pavillon chinois, au jardin, au banc de gazon sur lequel tu t'es si souvent assis, enfin, à tout ce qui a eu quelque rapport avec toi : sois sûr que je n'oublierai rien. Je ne sais ce que deviendra mon corps ; mais j'espère qu'on en prendra soin. Ma main ne sera point tremblante en portant à mes lèvres desséchées le calice d'amertume : tu me l'envoies, et je le reçois avec plaisir et résignation. Dans quelques heures, et mon ame sera dégagée de sa terrestre enveloppe. La mort m'attend ; elle s'impatiente. Adieu, mon ami ! »

Après souper elle dit à sa femme-de-chambre d'aller se coucher. Lorsque le timbre de l'horloge fit entendre la

onzième

onzième heure, elle cacheta sa lettre pour Hertzberg, et la mit dans sa poche. Elle prit le tableau que sa femme-de-chambre avoit apporté, et se rendit seule au coin d'un petit bois qui étoit à un quart de lieue du hameau. Son chien l'accompagna.

Elle écrivit sur le dos de sa lettre, à Hertzberg, avec un crayon :

« A cette heure, où tout le genre humain repose dans un profond sommeil, moi je veille et je suis agitée ; il faut aussi que je repose. Adieu, Hertzberg ! adieu ! adieu ! pour toujours ! »

Elle se coucha au bord du bois, et avala le morceau d'opium.

Le lendemain matin, sa femme-de-chambre, inquiète de ne la point voir, et de trouver son lit refait, alla la chercher dans le hameau. Ne la trouvant point, l'alarme se répandit, les habitans

se réunirent ; ils se proposoient d'aller chacun d'un côté différent, pour tâcher de la trouver, lorsque Médor arriva en haletant. Ses soies étoient couvertes de glaçons mêlés de sang. Il jappa beaucoup en se tournant du côté du bois. Il tira par la jupe, la femme-de-chambre de sa maîtresse. Cet indice les éclaira : on suivit le chien, et l'on trouva la malheureuse Werthérie couchée sur la terre. Il étoit tombé beaucoup de neige la nuit, et elle en étoit couverte ; le sang lui étoit sorti par les yeux et par les oreilles. Le tableau qu'elle avoit emporté étoit suspendu vis-à-vis d'elle. On coupa quelques branches pour la transporter. Tous les témoins de cette scène affreuse fondirent en larmes. La femme-de-chambre de Werthérie annonça cette fâcheuse nouvelle à Hertzberg, en lui envoyant la lettre qui étoit pour lui,

et qu'elle avoit trouvée cachetée dans la poche de sa maîtresse. Elle écrivit aussi à madame Ornesti, et lui fit passer la lettre de Werthérie qui étoit restée sur sa table. Elle avertit aussi Sophie. Ensuite elle fit conduire, le soir, le corps à Zurich, où il fut enterré sans pompe. Elle se rendit seule au convoi; elle ne voulut point que les paysans du hameau vinssent à Zurich, afin de ne pas faire d'éclat. Elle revint au logis sans le fidèle Médor, qui ne voulut point quitter la tombe de sa maîtresse. Il hurla toute la nuit. Un voisin, dont il interrompoit le sommeil, s'étant levé et le distinguant au clair de la lune, le tua d'un coup de fusil.

M. et madame Hertzberg, madame Ornesti et Sophie, ayant reçu leurs dépêches, se rendirent, d'un mouvement naturel et rapide, à Zurich. On conçoit leur désespoir. Ils furent pleurer

sur l'infortunée Werthérie. Madame Hertzberg, désolée d'avoir aggravé les maux de son intéressante rivale, par quelques accès de jalousie, se livra à la douleur la plus amère. Voyant son époux répandre aussi des larmes, elle le prit dans ses bras pour y mêler les siennes. Les dernières volontés de Werthérie furent religieusement exécutées par ses amis. Pour perpétuer le souvenir de cette terrible catastrophe, ils firent élever un mausolée sur sa fosse. Actuellement une pierre froide et lourde couvre son corps inanimé. On y lit cette simple et courte épitaphe :

Verthérie, belle, vertueuse et trop sensible, est morte, âgée de 17 ans ; c'est l'Amour qui l'a tuée. Passant, lis, pleures, et trembles.

FIN

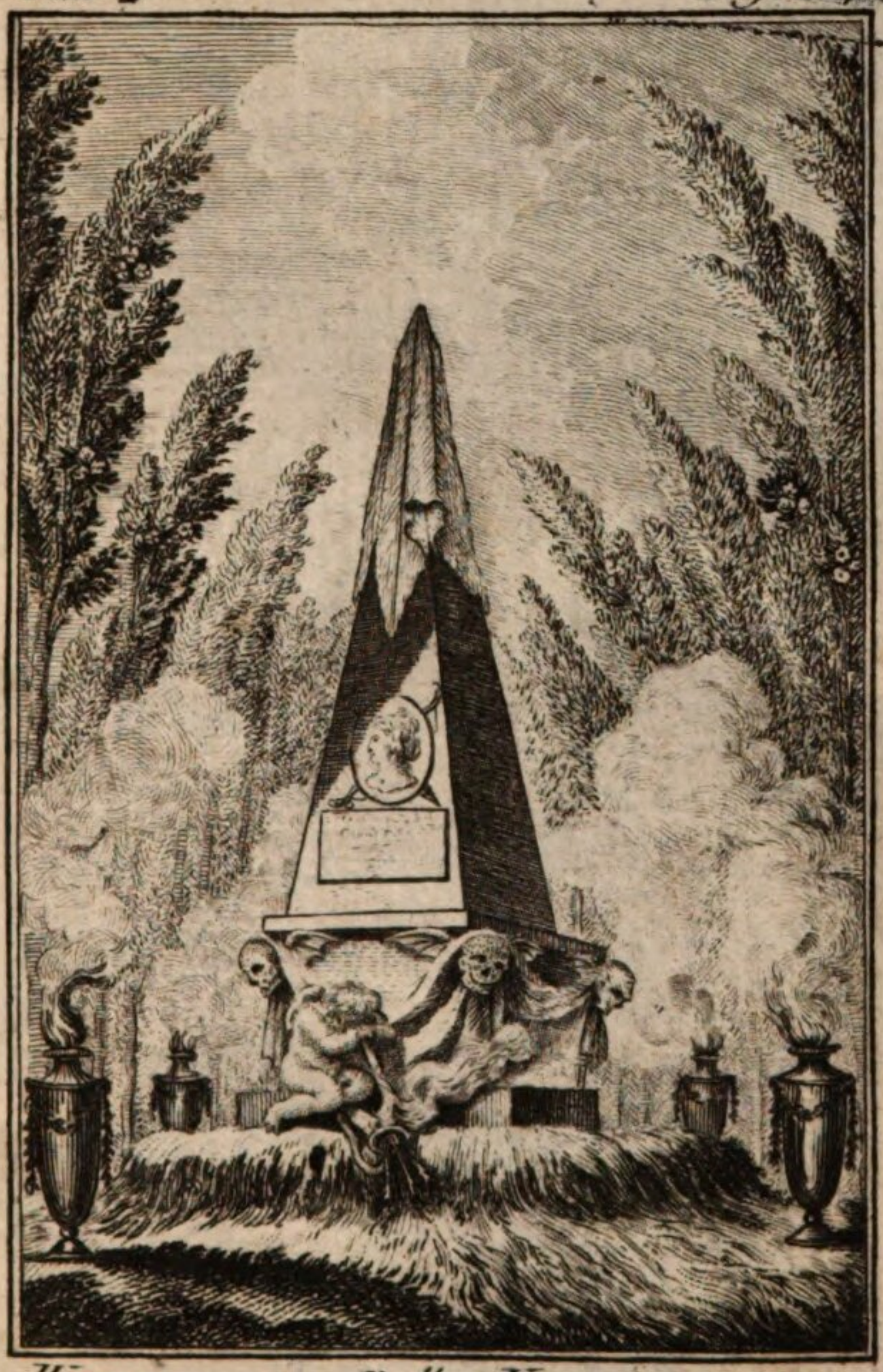
BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MÜNCHEN

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MÜNCHEN

# WERTHERIE

*Tom 2*

*Page 104*



*WERTHERIE, Belle, Vertueuse et trop Sensible, est morte âgée de 17 ans; C'est l'amour qui la tuée, passant, les pleurs et - Tremble ?.*

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MÜNCHEN